

11481 aa 51

L A

HENRIADE,

EN DIX CHANTS.

G. J. HUGMAN EADY,

The Trowlock;

Teddington.







M. MAROQUET DE VOLTAIRE

Né à Paris le 20 Février 1694.

Mort à Paris le 30 May 1778.

LA
HENRIADE,
EN DIX CHANTS,
AVEC
LA DISSERTATION
SUR LA MORT
D'HENRI IV.

Par M. de VOLTAIRE.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXIX.



C

He

J E

Et p

Qui

Cal

Com

Et f

L A

HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

*HENRI III, réuni avec Henri de Bourbon ;
Roi de Navarre , contre la Ligue , ayant
déjà commencé le blocus de Paris , envoie
secrètement Henri de Bourbon demander du
secours à Elisabeth , Reine d'Angleterre.
Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans
une Isle , où un Vieillard Catholique lui
prédit son changement de Religion , & son
avènement au trône. Description de l'An-
gleterre & de son Gouvernement.*

JE chante ce héros , qui régna sur la France ,
Et par droit de conquête , & par droit de nais-
sance ;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner ,
Calma les factions , fut vaincre & pardonner ,
Confondit & Mayenne , & la Ligue & l'Ibère ,
Et fut de ses sujets le vainqueur & le pere.

Descends du haut des cieux , auguste Vérité :
 Répands sur mes écrits ta force & ta clarté :
 Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
 C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent appren-
 dre :

C'est à toi de montrer , aux yeux des nations ,
 Les coupables effets de leurs divisions.
 Dis comment la discorde a troublé nos provinces :
 Dis les malheurs du peuple , & les fautes des
 Princes ;

Viens , parle : & s'il est vrai que la fable autrefois
 Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix ,
 Si sa main délicate orna ta tête altière ,
 Si son ombre embellit les traits de ta lumière ;
 Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher ,
 Pour orner tes attraits , & non pour les cacher.

(a) Valois régnoit encor , & ses mains incer-
 taines

De l'Etat ébranlé laissoient flotter les rênes :
 Les loix étoient sans force , & les droits confondus ,
 Ou plutôt en effet Valois ne régnoit plus.

Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire ,

(b) Aux combats dès l'enfance instruit par la vic-
 toire ,

Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès ,
 Et qui de sa patrie emporta les regrets ,
 Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes ,
 Les peuples à ses pieds mettoient les diadèmes.
 Tel brille au second rang , qui s'éclipse au pre-
 mier ,

Il devint lâche Roi , d'intrépide guerrier :
 Endormi sur le trône au sein de la mollesse ,
 Le poids de sa couronne accabloit sa foiblesse.

(c) Quélus & Saint-Maigrin , Joyeuse & d'Espernon ,

Jeunes voluptueux qui régnoient sous son nom ,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques ,
Plongeoiént dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

Des Guises cependant le rapide bonheur ,
Sur son abaissement élevoit leur grandeur ;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale ,
De sa foible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples déchainés , vils esclaves des grands ,
Persécutoient leur Prince, & servoient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnerent ;
Du Louvre épouvanté ses peuples le chasserent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut.

Tout périssoit enfin , lorsque Bourbon (d) parut.
Le vertueux Bourbon , plein d'une ardeur guerrière ,

A son Prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force, il conduisit ses pas ,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancerent
Rome s'en alarma , les Espagnols tremblèrent ;
L'Europe intéressée à ces fameux revers ,
Sur ces murs malheureux avoit les yeux ouverts.

On voyoit dans Paris la Discorde inhumaine ,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne ,
Et le peuple & l'église ; & du haut de ces tours ,
Des soldats de l'Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux , sanguinaire , inflexible ,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins ;
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :

Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire ;
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du couchant , près de ces bords fleuris ,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris ,
Lieux aujourd'hui charmans , retraite aimable &
pure ,

Où triomphent les arts , où se plaît la nature ,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats ,
Le malheureux Valois rassembloit ses soldats.
On y voit ces héros , fiers soutiens de la France.
Divisés par leur secte , unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est
commis :

En gagnant tous les cœurs , il les a tous unis.
On eût dit que l'armée , à son pouvoir soumise ,
Ne connoissoit qu'un chef , & n'avoit qu'une
église.

(e) Le pere des Bourbons , du sein des im-
mortels ,

Louis , fixoit sur lui ses regards paternels ,
Il présageoit en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignoit ses erreurs , il aimoit son audace ;
De sa couronne un jour il devoit l'honorer :
Il vouloit plus encor , il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers sa grandeur suprême ;
Par des chemins secrets , inconnus à lui-même :
Louis du haut des cieux lui prêtoit son appui ;
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui ,
De peur que ce héros , trop sûr de sa victoire ,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de
gloire.

Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hasards ;

Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avoit porté sa rage ,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours ,
Dont souvent ses soupirs interrompoient le cours :

Vous voyez à quel point le destin m'humilie ;
Mon injuré est la vôtre ; & la Ligue ennemie ,
Levant contre son Prince un front séditieux ,
Nous confond dans sa rage , & nous poursuit tous
deux :

Paris nous méconnoît , Paris ne veut pour maître ,
Ni moi qui suis son Roi , ni vous qui devez l'être ;
Ils savent que les loix , le mérite , & le sang ,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang ;
Et redoutant déjà votre grandeur future ,
Du trône où je chancelle , ils pensent vous ex-
clure.

De la Religion (f) terrible en son courroux ,
Le fatal anathème est lancé contre vous.

Rome , qui sans soldats porte en tous lieux la
guerre ,

Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :

Sujets , amis , parens , tout a trahi sa foi ,

Tout me fuit , m'abandonne , ou s'arme contre
moi.

Et l'Espagnol avide , enrichi de mes pertes ,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager ,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger :
Des Anglois en secret gagnez l'illustre Reine.

Je fais qu'entr'eux & nous une immortelle haine

Nous permet rarement de marcher réunis ,

Que Londres est de tout temps l'émule de Paris ;

Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie ,

J'en'ai plus de sujets , je n'ai plus de patrie.
Je hais , je veux punir des peuples odieux ;
Et quiconque me venge , est François à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère
De mes secrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée
Y parle en ma défense , & m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit , & le Héros , qui jaloux de sa gloire ,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire ,
Sentit en l'écourant une juste douleur.

Il regrettoit ces temps si chers à son grand cœur ,
Où fort de sa vertu , sans secours , sans intrigue ,
Lui (g) seul avec Condé faisoit trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins :
Il suspendit les coups qui parloient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage ,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein ;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent , prêt à fondre sur elle ,
Et son nom , qui du trône est le plus ferme appui ,
Semoit encor la crainte , & combattoit pour lui.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne ,
De tous ses favoris , Mornay seul l'accompagne ;
Mornay (h) son confident , mais jamais son flat-
teur ,

Trop vertueux soutien du parti de l'erreur ,
Qui signalant toujours son zèle & sa prudence ,

CHANT PREMIER. II

Servit également son Eglise & la France ;
 Censeur des courtisans , mais à la cour aimé ;
 Fier ennemi de Rome , & de Rome estimé.

A travers deux rochers , où la mer mugissante
 Vient briser en courroux son onde blanchissante ,
 Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux
 port :

Les matelots ardents s'emprescent sur le bord ,
 Les vaisseaux sous leurs mains , fiers souverains
 des ondes ,

Etoient prêts à voler sur les plaines profondes
 L'impétueux Borée , enchaîné dans les airs ,
 Au souffle du Zéphire abandonnoit les mers.

On leve l'ancre , on part , on fuit loin de la terre
 On découvroit déjà les bords de l'Angleterre :
 L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
 L'air siffle , le ciel gronde , & l'onde au soin
 mugit ;

Les vents sont déchainés sur les vagues émues :
 La foudre étincelante éclate dans les nues ;
 Et le feu des éclairs , & l'abyme des flots ,
 Montroient par-tout la mort aux pâles matelots.
 Le Héros qu'assiégeoit une mer en furie ,
 Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie ,
 Tourne ses yeux vers elle , & dans ses grands
 desseins ,

Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
 Tel , & moins généreux , aux rivages d'Epire ,
 Lorsque de l'Univers il disputoit l'empire ,
 Confiant sur les flots aux Aquilons mutins ,
 Le destin de la terre , & celui des Romains ,
 Défiant à la fois , & Pompée & Neptune ,
 César (i) à la tempête opposoit sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers ,
Qui vole sur les vents , qui souleve les mers ,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde ,
Forme , élève , & détruit les empires du monde ,
De son trône enflammé qui luit au haut des
cieux

Sur le Héros François daigna baïsser les yeux.
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages ,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des
flots ;

Là, conduit par le ciel, aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre &
tranquille

Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots ,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu , libre d'inquiétude ,
C'est-là que de lui-même il faisoit son étude ;
C'est-là qu'il regrettoit ses inutiles jours
Plongés dans les plaisirs , perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés , au bord de ces fontaines ,
Il fouloit à ses pieds les passions humaines :
Tranquille, il attendoit , qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit , prit soin de sa vieillesse ,
Il fit dans son désert descendre la Sagesse ;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins ,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

CHANT PREMIER. 13

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un festin cham-
pêtre.

Le Prince à ces repas étoit accoutumé :
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & se cherchant lui-
même ,

Il avoit déposé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien ,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans sa secte étoit inébranlable ,
Prêtoit au Calvinisme un appui redoutable ;
Henri doutoit encore , & demandoit aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
De tout temps , disoit-il , la vérité sacrée
Chez les foibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui ,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon , qui de l'homme est le
maître ,

En eût été servi , s'il avoit voulu l'être.

De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins ,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France ;
Foible , marchant dans l'ombre , humble dans sa
naissance ,

Je l'ai vu sans support exilé dans nos murs ,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière ,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière ,
Se placer sur le trône , insulter aux mortels ,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure ,

14 LA HENRIADE.

De ma Religion je vins pleurer l'injure.
 Là , quelqu'espoir au moins flatte mes derniers
 jours :
 Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
 Des caprices de l'homme il a tiré son être :
 On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
 Les œuvres des humains sont fragiles comme
 eux.
 Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
 Lui seul est toujours stable ; & tandis que la
 terre
 Voit de sectes sans nombre une implacable
 guerre ,
 La Vérité repose aux pieds de l'Eternel.
 Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
 Qu'il la cherche du cœur , un jour peut la connoître.
 Vous ferez éclairé , puisque vous voulez l'être.
 Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,
 Au trône des Valois va conduire vos pas.
 Déjà sa voix terrible ordonne à la Victoire ,
 De préparer pour vous les chemins de la gloire.
 Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
 N'espérez point entrer dans les murs de Paris ;
 Sur-tout des plus grands cœurs évitez la foi-
 blesse ,
 Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,
 Craignez vos passions , & sachez quelque jour
 Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
 Enfin quand vous aurez , par un effort suprême ,
 Triomphé des Ligueurs , & sur-tout de vous-
 même ;
 Lorsqu'en un siège horrible , & célèbre à jamais,
 Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits ,

CHANT PREMIER. 15

Ces temps de vos états finiront les miseres ;
 Vous levez les yeux vers le Dieu de vos peres ;
 Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
 Allez , qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disoit étoit un trait de
 flamme

Qui pénétroit Henri jusqu'au fond de son ame.
 Il se crut transporté dans ces temps bienheureux ,
 Où le Dieu des humains conversoit avec eux ,
 Où la simple Vertu , prodiguant les miracles ,
 Commandoit à des Rois , & rendoit des oracles.
 Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;
 Des pleurs en l'embrassant coulerent de ses yeux ;
 Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
 De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
 Mornay parut surpris , & ne fut point touché :
 Dieu , maître de ses dons , de lui s'étoit caché.
 Vainement sur la terre il eut le nom de sage ,
 Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
 Tandis que le vieillard instruit par le Seigneur ,
 Entretenoit le Prince , & parloit à son cœur ,
 Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent ,
 Le soleil reparut , les ondes se calmerent.
 Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon ;
 Le Héros part , & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre , en secret il admire
 Le changement heureux de ce puissant Empire ,
 Où l'éternel abus de tant de sages loix
 Fit long-temps le malheur & du peuple & des
 Rois.

Sur ce sanglant théâtre cent héros périrent ,
 Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent ,
 Une femme à ses pieds enchaînant les destins ,

De l'éclat de son regne étonnoit les humains.
C'étoit Elifabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son regne ont oublié leurs
pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont
couvertes ,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs
vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre , ils sont Rois sur
les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neprune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londre jadis barbare est le centre des arts,
Le magasin du monde , & le temple de Mars.
Aux (k) murs de Wesminster on voit paroître
ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble;
Les Députés du peuple , & les Grands & le Roi ,
Divisés d'intérêts , réunis par la Loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même , à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple , instruit dans son
devoir ,
Respecte , autant qu'il doit , le souverain pou-
voir !
Plus heureux , lorsqu'un Roi , doux , juste &
politique ,
Respecte autant qu'il doit , la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les François
Réunir comme vous la gloire avec la paix ?

Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
 Une femme a fermé les portes de la guerre;
 En renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
 D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.
 Cependant il arrive à cette ville immense,
 Où la liberté seule entretient l'abondance.
 Du vainqueur (1) des Anglois il apperçoit la Tour;
 Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.
 Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine,
 Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine
 Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret
 sont épris,
 Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
 Il parle; sa franchise est sa seule éloquence.
 Il expose en secret les besoins de la France,
 Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,
 Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
 Quoi, vous servez Valois? dit la Reine surprise;
 C'est lui qui vous envoie aux bords de la Tamise?
 Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
 Henri vient me prier pour son persécuteur?
 Des rives du couchant aux portes de l'aurore,
 De vos longs différends l'Univers parle encore?
 Et je vous vois armer en faveur de Valois,
 Ce bras, ce même bras, qu'il a craint tant de fois!
 Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines:
 Valois étoit esclave, il brise enfin ses chaînes:
 Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,
 Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi!
 Mais il employa trop l'artifice & la feinte;
 Il fut mon ennemi par foiblesse & par crainte.
 J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger,
 Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.

Vous pouvez , grande Reine , en cette juste
guerre ,

Signaler à jamais le nom de l'Angleterre ,
Couronner vos vœux , en défendant nos droits ,
Et venger avec moi la querelle des Rois.

Elisabeth alors avec patience

Demande le récit des troubles de la France ,
Veut savoir quels ressorts & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déjà , dit-elle au Roi , la prompte Renommée
De ses revers sanglans m'a souvent informée ;
Mais sa bouche indiscrete en sa légèreté ,
Prodigue le mensonge avec la vérité.

J'ai rejeté toujours ses récits peu fideles.

Vous donc , témoin fameux de ces longues quer-
relles ,

Vous , toujours de Valois le vainqueur ou l'appui ,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous-
même.

Peignez-moi vos malheurs & vos heureux ex-
ploits.

Songez que votre vie est la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon , faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuse histoire !
Plût au Ciel irrité , témoin de mes douleurs ,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez - vous , que ma bouche
raconte

Des Princes de mon sang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encor à ce seul souvenir :
Mais vous me l'ordonnez , je vais vous obéir ;

LA HENRIADE. CHANT I. 19

Un autre , en vous parlant , pourroit avec adresse
Déguiser leurs forfaits , excuser leur foiblesse ;
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur ,
Et je parle en soldat plus qu'en Ambassadeur.

Fin du premier Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(a) **H**ENRI III, Roi de France, l'un des principaux personnages de ce Poëme, y est toujours nommé Valois, nom de la branche royale dont il étoit.

(b) Henri III (Valois), étant Duc d'Anjou, avoit commandé les armées de Charles IX, son frere, contre les Protestans, & avoit gagné dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Montcontour.

(c) C'étoient les Mignons de Henri III. Il s'abandonnoit avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quelus fut tué en duel : Saint-Maigrin fut assassiné près du Louvre. Voyez les remarques sur Joyeuse au troisieme Chant.

(d) Henri IV, le Héros de ce Poëme, y est appelé indifféremment Bourbon ou Henri.
Il naquit à Pau en Béarn, le 13 Décembre 1553.

(e) Saint Louis, neuvieme du nom, Roi de France, est la tige de la branche des Bourbons.

(f) Henri IV, Roi de Navarre, avoit été solennellement excommunié par le Pape Sixte V, dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le Pape, dans sa bulle, l'appelle génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon; le prive, lui & toute la maison de

NOTES DE L'ÉDITEUR. 21

Condé, à jamais, de tous leurs domaines & fiefs, & les déclare sur-tout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fussent en armes à la tête des Protestans, le Parlement toujours attentif à conserver l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; & Henri IV fit afficher dans Rome, à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, soi-disant Pape, en avoit menti, & que c'étoit lui-même qui étoit hérétique, &c.

(g) C'étoit Henri, Prince de Condé, fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé étoit l'espérance du parti Protestant. Il mourut à Saint-Jean d'Angely, à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme Charlotte de la Trimouille fut accusée de sa mort. Elle étoit grosse de trois mois lorsque son mari mourut, & accoucha six mois après de Henri de Condé II du nom, d'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son pere.

Larrey a suivi cette tradition dans son histoire de Louis XIV, histoire où le style, la vérité & le bon sens sont également négligés.

(h) Dupleffis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti Protestant; naquit à Bay le 5 Novembre 1549. Il savoit le latin & le grec parfaitement, & l'hébreu autant qu'on peut savoir, ce qui étoit un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion & son maître de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant Roi de Navarre, envoya à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc-sein. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il étoit un vrai politique, & non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsqu'Henri IV eut changé de religion, Dupleffis-Mornay lui fit de sanglans reproches,

22 NOTES DE L'ÉDITEUR.

& se retira de sa Cour. On l'appelloit le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poëme est conforme à l'histoire.

La raison qui porta l'auteur à choisir le personnage de Mornay, c'est ce caractère de philosophe qui n'appartient qu'à lui, & qu'on trouve développé au Chant huitieme.

Et son rare courage au milieu des combats ,
Sait affronter la mort , & ne la donne pas.

Et au Chant sixieme.

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats , plaint son maître , & s'en
fuit.

(i) Jules-César étant en Epire dans la ville d'Apollonie , aujourd'hui Cérès , s'en déroba secrètement , & s'embarqua sur la petite rivière de Bolina , qui s'appelloit alors l'Anius. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames , pour aller lui-même chercher ses troupes qui étoient au Royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. Voyez Plutarque.

(k) C'est à Wesminster que s'assemble le Parlement d'Angleterre , il faut le concours de la Chambre des Communes , de celle des Pairs , & le consentement du Roi , pour faire des loix.

(l) La tour de Londres est un vieux château , bâti près de la Tamise , par Guillaume le Conquérant , Duc de Normandie.

LA

HENRIADE.

CHANT II.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND raconte à la Reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine , & entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthelemi.

REINE, l'excès des maux où la France est livrée ,
est d'autant plus affreux , que leur source est
sacrée.

C'est la Religion dont le zèle inhumain
Met à tous les François les armes à la main.
Je ne décide point entre Geneve & Rome.
quelque nom divin que leur parti les nomme ;
ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
si la perfidie est fille de l'erreur,
dans les différends , où l'Europe se plonge ,
la trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ;
un & l'autre parti , cruel également ,
insi que dans le crime , est dans l'aveuglement,
pour moi qui , de l'Etat embrassant la défense ,

Laisai toujours aux Cieux le soin de la vengeance ,

On ne m'a jamais vu surpasser mon pouvoir ,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir :
Et périsse à jamais l'affreuse politique ,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique
Qui veut le fer en main convertir les mortels ,
Qui du sang hérétique arrose les autels ,
Et suivant un faux zèle , ou l'intérêt pour guides
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la loi ,
Que la cour de Valois eût pensé comme moi !
Mais l'un & l'autre Guise (b) ont eu moins de
scrupule.

Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule ,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux ,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux ,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.

J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle ,
Et la flamme à la main courir dans les combats ,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient
pas.

Vous connoissez le peuple & savez ce qu'il ose ,
Quand du ciel outragé pensant venger la cause ,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion ,
Il a rompu le frein de la soumission.

Vous le savez , Madame , & votre prévoyance
Etouffa dès long-temps ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé ,
Vos soins l'avoient prévu , vos vertus l'ont calmé
Vous réglez , Londres (c) est libre , & vos loix
florissantes.

Médecis a suivi des routes différentes.

Peut-être

Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle étoit Médicis!
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue,
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connoître.
Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissoit un libre cours.
Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle (d),
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle:
Ses mains autour du trône avec confusion,
Sémoient la jalousie & la division:
Opposant sans relâche avec trop de prudence,
Les Guises (e) aux Condés, & la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis:
Esclave (f) des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse:
Infidelle (g) à sa fesse, & superstitieuse (h),
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise,
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise:
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes.

Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déjà François Second , par un sort imprévu ,
Avoit rejoint son pere au tombeau descendu ;
Foible enfant , qui de Guise adoroit les caprices ,
Et dont ignoroit les vertus & les vices.

Charles plus jeune encor avoit le nom de Roi.
Médicis régnoit seule , on trembloit sous sa loi.
D'abord sa politique , assurant sa puissance ,
Sembloit d'un fils docile éterniser l'enfance ;
Sa main de la Discorde allumant le flambeau ,
Signala par le sang son empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux sectes rivales :
Dreux (*i*) qui vit déployer leurs enseignes fa-
tales ,

Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorenci (*k*) près du tombeau
des Rois ,

D'un plomb mortel atteint par une main guer-
riere ,

De cent ans de travaux termina la carrière.

Guise (*l*) auprès d'Orléans mourut assassiné.

Mon pere (*m*) malheureux , à la Cour enchaîné ,

Trop foible , & malgré lui servant toujours la
Reine ,

Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;

Et toujours de sa main préparant ses malheurs ,

Combattit & mourut pour ses persécuteurs.

Condé (*n*) , qui vit en moi le seul fils de son
frere ,

M'adoptra , me servit & de maître & de pere ;

Son camp fut mon berceau , là , parmi les guer-
riers ,

Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Montesquiou , moins guerrier qu'assassin ,
Condé déjà mourant , tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup , j'ai vu trancher sa vie :
Hélas ! trop jeune encor , mon bras mon foible
bras

Ne put ni prévenir , ni venger son trépas.

Le Ciel , qui de mes ans protégeoit la foiblesse
Toujours à des héros confia ma jeunesse.

Coligny (o) , de Condé le digne successeur ,

De moi , de mon parti devint le défenseur :

Je lui dois tout , Madame , il faut que je l'avoue ;

Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue ,

Si Rome a souvent même estimé mes exploits ,

C'est à vous , ombre illustre , à vous que je le
dois.

Je croissois sous ses yeux , & mon jeune cou-
rage

Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage ;

Il m'instruisoit d'exemple au grand art des héros ;

Je voyois ce guerrier , blanchi dans les travaux ,

Soutenant tout le poids de la cause commune ,

Et contre Médicis , & contre la fortune ;

Chéri dans son parti , dans l'autre respecté ,

Malheureux quelquefois , mais toujours redouté ;

Savant dans les combats , savant dans les re-
traites ;

Plus grand , plus glorieux , plus craint dans ses
défaites ,

Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été

Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes ,
Médicis qui voyoit nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avoit cru détruit.
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit ,
Voulut , sans plus tenter des efforts inutiles ,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
La Cour de ses faveurs nous offrit les attrait ,
Et n'ayant pu nous vaincre on nous donna la
paix.

Quelle paix , juste Dieu ! Dieu vengeur que j'at-
teste ,

Que de sang arrosa son olive funeste !

Ciel ! faut-il voir ainsi les maîtres des humains ,
Du crime à leurs sujets applanir les chemins !

Coligny dans son cœur à son Prince fidelle ,
Aimoit toujours la France en combattant con-
tr'elle ;

Il chérit , il prévint l'heureuse occasion ,

Qui sembloit de l'Etat assurer l'union.

Rarement un héros connoît la défiance :

Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance ;

Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas ,

Médicis en pleurant me reçut dans ses bras ,

Me prodigua long-temps des tendresses de mere ,

Affura Coligny d'une amitié sincere ,

Vouloit par ses avis se régler désormais ,

L'ornoit de dignités , le combloit de bienfaits ,

Montroit à tous les miens , séduits par l'espérance

Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.

Hélas ! nous espérons en jouir plus long-temps.

Quelques-uns soupçonnoient ces perfides pré-
sents ;

Les dons d'un ennemi leur sembloient trop à craindre :

Plus ils se défioient, plus le Roi savoit feindre :

Dans l'ombre du secret depuis peu Médecis

A la fourbe, au parjure avoit formé son fils

Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile ;

Et le malheureux Prince, à ses leçons docile,

Par son penchant féroce à les suivre excité,

Dans sa coupable école avoit trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible mystère,

Il me donna sa sœur (p), il m'appella son frere.

O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal !

Hymen qui de nos maux fut le premier signal !

Tes flambeaux que du Ciel alluma la colere,

Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere.

Je (q) ne suis point injuste, & je ne prétends pas

A Médecis encor imputer son trépas :

J'écarte des soupçons peut-être légitimes,

Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.

Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs

Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée

Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.

Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.

C'étoit à la faveur des ombres de la nuit :

(r) De ce mois malheureux l'inégale couriere,

Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumiere :

Coligny languissoit dans les bras du repos,

Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.

Soudain de mille cris le bruit épouvantable

Vient arracher ses sens à ce calme agréable.

Il se leve , il regarde , il voit de tous côtés

Courir des assassins à pas précipités.

Il voit briller par-tout les flambeaux & les
armes ,

Son palais embrasé , tout un peuple en alarmes ,

Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés ,

Les meurtriers en foule au carnage échauffés ,

Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne per-
sonne ,

» C'est Dieu , c'est Médicis , c'est le Roi qui
l'ordonne. »

Il entend retentir le nom de Coligny.

Il apperçoit de loin le jeune Teligny (s) ,

Teligny dont l'amour a mérité sa fille ,

L'espoir de son parti , l'honneur de sa famille ,

Qui sanglant , déchiré , traîné par des soldats ,

Lui demandoit vengeance , & lui tendoit les
bras.

Le héros malheureux , sans armes , sans dé-
fense ,

Voyant qu'il faut périr , & périr sans vengeance ,

Voulut mourir du moins comme il avoit vécu ,

Avec toute sa gloire & toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte ,

Du salon qui l'enferme alloit briser la porte ;

Il leur ouvre lui-même , & se montre à leurs
yeux ,

Avec cet œil serein , ce front majestueux ,

Tel que dans les combats, maître de son courage

Tranquille il arrêtoit , ou pressoit le carnage.

A cet air vénérable , à cet auguste aspect ,

Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;

Une force inconnue a suspendu leur rage.

Compagnons , leur dit-il , achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs ;
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez , ne craignez rien , Coligny vous par-
donne ;

Ma vie est peu de chose , & je vous l'abandonne....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour
vous....

Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses
larmes ;

Et de ses assassins , ce grand homme entouré ,
Sembloit un Roi puissant par son peuple adoré.
(1) Besme , qui dans la cour attendoit sa vic-
time ,

Monte , accourt , indigné qu'on diffère son crime ;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.

A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible ,
Auroit cru faire un crime & trahir Médicis ,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.

A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux ,
De peur que d'un coup-d'œil cet auguste visage
Ne fût trembler son bras , & glaçât son courage.

Du plus grand des François tel fut le triste
fort.

On l'insulte (u) , on l'outrage encor après sa
mort.

Son corps percé de coups , privé de sépulture ;
 Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
 Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis ,
 Conquête digne d'elle , & digne de son fils.
 Médicis la reçut avec indifférence ,
 Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance ,
 Sans remords, sans plaisirs , maîtresse de ses sens ,
 Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages
 Dont cette nuit cruelle étala les images !

La mort de Coligny , prémices des horreurs ,
 N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs ,
 D'un peuple d'assassins les troupes effrénées ,
 Par devoir & par zèle au carnage acharnées ,
 Marchoient , le fer en main , les yeux étincelans ,
 Sur les corps étendus de nos freres sanglans ;
 Guise (x) étoit à leur tête , & bouillant de colere
 Vengeoit sur tous les miens les mânes de son pere.
 Nevers (y) , Gondi (z) , Tavane (a) , un poignard
 à la main ,

Echauffoient les transports de leur zèle inhumain ;
 Et portant devant eux la liste de leurs crimes ,
 Les conduisoient au meurtre , & marquoient les
 victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris ,
 Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris ,
 Le fils assassiné sur le corps de son pere ,
 Le frere avec la sœur ; la fille avec la mere ,
 Les époux expirans sous leurs toits embrasés ,
 Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
 Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit at-
 tendre.

Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre ,

Ce que vous-même encor à peine vous croirez ,
Ces monstres furieux de carnage altérés ,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires ,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
Et le bras tout souillé du sang des innocens
Osoient offrir à Dieu cet exécration encens.

O combien de héros indignement périrent !
Renel (b) & Pardaillan chez les morts descendirent ;

Et (c) vous , brave Guerchy , vous , sage Lavardin ,

Dignes de plus de vie & d'un autre destin ,
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle ,
Marillac (d) & Soubise (e) au trépas condamnés ;
Défendent quelque temps leurs jours infortunés ;
Sanglans , percés de coups , & respirans à peine ,
Jusqu'aux portes du Louvre on les pousse , on
les traîne ;

Ils teignent de leur sang ce palais odieux ,
En implorant leur Roi , qui les trahit tous deux ,
Du haut de ce palais excitant la tempête ,
Médicis à loisir contemploit cette fête ;
Ses cruels Favoris d'un regard curieux ,
Voyoient les flots de sang regorger sous leurs
yeux ,

Et de Paris en feu les ruines fatales
Étoient de ce héros les pompes triomphales.

Que dis-je , ô crime ! ô honte ! ô comble de
nos maux !

Le (f) Roi , le Roi lui-même au milieu des
bourreaux

Poursuivant des proscrits les troupes égarées ,

Du sang de ses sujets fouilloit ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je fers aujourd'hui ,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui ,
Partageant les forfaits de son barbare frere ,
À ce honteux carnage excitoit sa colere.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain ,
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse ,
Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

Quelques-uns , il est vrai , dans la foule des
morts ,

Du fer des assassins tromperent les efforts.

De Caumont (g) jeune enfant , l'étonnante
aventure ,

Ira de bouche en bouche à la race future.

Son vieux pere accablé sous le fardeau des ans ;

Se livroit au sommeil entre ses deux enfans ;

Un lit seul enfermoit & le fils & le pere.

Les meurtriers ardens qu'aveugloient la colere ,

Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :

Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées :

Il fait quand il lui plait veiller sur nos années ;

Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.

D'aucun coup , d'aucun trait Caumont ne fut
frappé ;

Un invisible bras armé pour sa défense ,

Aux mains des meurtriers déroboit son enfance ;

Son pere à son côté sous mille coups mourant ,

Le couvroit tout entier de son corps expirant ;

Et du peuple & du Roi trompant la barbarie ,

Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faisois-je en ces affreux moments

Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens ,
Tranquille au fond du Louvre , & loin du bruit
des armes ,
Mes sens d'un doux repos goûtoient encor les
charmes.

O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !
L'appareil de la mort éclaire mon réveil.
On avoit massacré mes plus chers domestiques ;
Le sang de tous côtés inondoit mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venoit d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancerent ,
Leurs parricides mains devant moi se leverent ;
Je touchois au moment qui terminoit mon sort ;
Je présentai ma tête , & j'attendis la mort.

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de
leurs Maîtres
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces
traîtres ;

Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage ,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réserva ma vie à de nouveaux revers ,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie ,
Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté , sa gloire au tombeau le suivit
Vous frémissez , Madame , à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur bar-
barie ,

Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son Louvre fatal ,

Médecis à la France eût donné le signal :
Tout imita Paris : la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi ;
Par cent mille assassins son courroux fut servi ;
Et des fleuves françois les eaux ensanglantées
Ne portoient que des morts aux mers épouvan-
rées.

Fin du second Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(a) **P**LUSIEURS historiens ont peint Henri IV flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il étoit, cherchant de bonne-foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, & détestant le crime par-tout où il se trouve.

(b) François, Duc de Guise, appelé communément alors le grand Duc de Guise, étoit pere du Balafre. Ce fut lui, qui, avec le Cardinal son frere, jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Président de Thou, ce grand Historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, pere d'Henri IV, dans la chambre de François II. Il avoit engagé le jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avoit le cœur hardi, quoique l'esprit foible. Il fut informé du complot, & ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devoit l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, gentilhomme lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-là à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II n'osa pas, dit M. de Thou, fouiller de ce crime, & le Duc de Guise en sortant de la chambre, s'écria : (Le pauvre Roi que nous avons.)

(c) M. de Castelnau, Envoyé de France auprès de la Reine Elisabeth, parle ainsi d'elle.

38 NOTES DE L'ÉDITEUR.

« Cette Princesse avoit toutes les grandes qua-
 lités qui sont requises pour régner heureuse-
 ment. On pourroit dire de son regne ce qui
 advint au temps d'Auguste, lorsque le temple
 de Janus fut fermé, &c.

(d) Catherine de Médicis se brouilla avec son
 fils Charles XI, sur la fin de la vie de ce Prince,
 & ensuite avec Henri III. Elle avoit été si ou-
 vertement mécontente du gouvernement de
 François II, qu'on l'avoit soupçonnée, quoi-
 qu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

(e) Dans les mémoires de la Ligue, on trouve
 une lettre de Catherine de Médicis au Prince de
 Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris
 les armes contre la Cour.

(f) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues
 avec le Vidame de Chartres, mort à la Bastille,
 & avec un gentilhomme Breton, nommé Mo-
 couer.

(g) Quand elle crut la bataille de Dreux
 perdue, & les Protestans vainqueurs : (Eh bien,
 dit-elle, nous prierons Dieu en François.)

(k) Elle étoit assez foible pour croire à la
 magie, témoins les talismans qu'on trouva après
 sa mort.

(i) La bataille de Dreux fut la première ba-
 taille rangée qui se donna entre le parti Catho-
 lique & le parti Protestant. Ce fut en 1562.

(k) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre
 & inflexible, le plus malheureux Général de son
 temps, fait prisonnier à Pavie & à Dreux, banni
 à Saint-Quentin par Philippe II, fut enfin ble-
 ssé à mort à la bataille de Saint-Denis, par un An-
 glois nommé Stuart, le même qui l'avoit pris
 à la bataille de Dreux,

(1) C'est ce même François de Guise, cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeoit les Protestans dans Orléans en 1563, lorsque Poltrot - de - Meré, gentilhomme Angoumois le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

(m) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere d'Henri IV, étoit un esprit foible & indécis. Il quitta la Religion Protestante où il étoit né, dans le temps que sa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne fut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il étoit. Il fut tué au siège de Rouen, où il servoit le parti des Guises qui l'opprimoient contre les Protestans qu'il aimoit. Il mourut en 1562, au même âge que François de Guise.

(n) Le Prince de Condé, dont il est ici question, étoit frere du Roi de Navarre, & oncle d'Henri IV. Il fut long-temps le chef des Protestans, & le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac, par Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, (depuis Henri III.) Le Comte de Soissons, fils du mort, chercha par-tout Montesquiou & ses parens, pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV étoit à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

(o) Gaspard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, Maréchal de France, & de Louise de Montmorenci, sœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516.

(p) Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV, en 1572, peu de jours avant les massacres.

(q) Jeanne d'Albret, mere d'Henri IV, attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils & la St. Barthelemi ; mais Caillart, son Médecin, & Desnoëuds son Chirurgien, Protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouverent aucune marque de poison.

(r) Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de St. Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'Amiral étoit logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une auberge, appelée l'hôtel St. Pierre, où on voit encore sa chambre.

(s) Le Comte de Teligni avoit épousé, il y avoit dix mois, la fille de l'Amiral. Il avoit un visage si agréable & si doux, que les premiers qui étoient venus pour le tuer, s'étoient laissés attendrir à sa vue ; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

(t) Besme étoit un Allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les Protestans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique ; mais il fut tué par un nommé Bretonville.

(u) On pendit l'Amiral Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec sa cour jouir de ce spectacle horrible. Un des courtisans disant que le corps de Coligny sentoit mauvais, le Roi répondit comme Vitellius : (Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.)

Les Protestans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'est point assuré : mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine, avec un coffre plein de

papiers, parmi lesquels étoit l'histoire du temps, écrite de la main de Coligny.

(x) C'étoit Henri, Duc de Guise, surnommé le Balafre, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois : il étoit fils du Duc François, assassiné par Poltrot.

(y) Frédéric de Gonzague, de la maison de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la St. Barthelemi.

(z) Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

(a) Gaspard de Tavannes, élevé Page de François I. Il couroit dans les rues de Paris la nuit de la St. Barthelemi, criant : (Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son pere étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : (Quoi vous ne me parlez point de la St. Barthelemi ? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire, qui doit effacer mes autres péchés.)

(b) Antoine de Clermont-Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du Baron des Adrets, & par son propre cousin, Bussy d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

(c) Guerchy se défendit long-temps dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre, mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le temps de tirer l'épée.

(d) Marillac, Comte de la Rochefoucault, étoit favori de Charles IX, & avoit passé une

partie de la nuit avec le Roi. Le Prince avoit eu quelque envie de le sauver , & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre ; mais enfin il le laissa aller , en disant : (Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.)

(e) Soubise portoit ce nom , parce qu'il avoit épousé l'héritière de la maison de Soubise. Il s'appelloit Dupont-Quellenec. Il se défendit très-long-temps , & tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la Cour allèrent voir son corps nud & tout sanglant par une curiosité barbare , digne de cette Cour abominable.

(f) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Tessé , qu'il avoit connu dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt-dix ans , lequel avoit été Page de Charles IX , & lui avoit dit plusieurs fois , qu'il avoit chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avoit tiré sur ses sujets protestans , la nuit de la St. Barthelemi.

(g) De Beaumont , qui échappa à la St. Barthelemi , est le fameux Maréchal de la Force qui depuis se fit une si grande réputation , & qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires , qui n'ont point été imprimés , & qui doivent être encore dans la maison de la Force. Il dit dans ses mémoires que son pere & son frere furent massacrés dans la rue des Petits-Champs : mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.

L A

HENRIADE.

CHANT III.

ARGUMENT.

LE Héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Regne d'Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom du Balafre. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le Chef de la Ligue. D'Aumale en est le Héros. Réconciliation d'Henri III, & d'Henri Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

QUAND l'arrêt des destins eut durant quelques jours

A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouffés manquèrent de victimes ;

44 LA HENRIADE.

Le peuple dont la Reine avoit armé le bras ;
 Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats.
 Aisément sa pitié succède à sa furie ;
 Il entendit gémir la voix de sa Patrie.
 Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;
 Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
 Des premiers ans du Roi la funeste culture
 N'avoit que trop en lui corrompu la nature ;
 Mais elle n'avoit point étouffé cette voix
 Qui jusques sur le trône épouvante les Rois.
 Par sa mere élevé, nourri dans ses maximes
 Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes ,

Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ;
 Une langueur mortelle en abrégé le cours :
 Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère ,
 Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colere ;
 Et par son châtement voulut épouvanter
 Quiconque à l'avenir oseroit l'imiter.

Je le vis (a) expirant. Cette image effrayante ,
 A mes yeux attendris semble être encor présente.
 Son sang à gros bouillons de son corps élané ,
 Vengeoit le sang François par ses ordres versé :
 Il se sentoit frappé d'une main invisible ;
 Et le peuple étonné de cette fin terrible ,
 Plaignit un Roi si jeune & sitôt moissonné ,
 Un Roi par les méchans dans le crime entraîné ,
 Et dont le repentir permettoit à la France ,
 D'un Empire plus doux quelque foible espérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas ,
 L'impatient Valois accourant à grands pas ,

Vint saisir dans ces lieux tout fumans du carnage,
D'un frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne (b) en ce temps avoit d'un commun
choix

Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom plus redouté que les plus puissans
Princes ,

Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt
fameux ;

Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.

Qu'il ne s'attende point que je le justifie !

Je lui peux immoler mon repos & ma vie ,

Tout, hors la vérité que je préfère à lui.

Je le plains , je le blâme , & je suis son appui.

Sa gloire avoit passé comme un ombre légère.

Ce changement est grand , mais il est ordinaire.

On a vu plus d'un Roi , par un triste retour ,

Vainqueur dans les combats , esclave dans sa
Cour.

Reine , c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai cou-
rage.

Valois reçut des Cieux des vertus en partage.

Il est vaillant , mais foible , & moins Roi que
soldat ,

En'a de fermeté qu'en un jour de combat.

Ses honteux favoris flattant son indolence ,

De son cœur à leur gré gouvernoient l'inconfi-
tance.

Au fond de son palais avec lui enfermés ,

Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés ,

Ils dictoient par sa voix leurs volontés funestes ;

Des trésors de la France ils dissipotent les restes ,

Et le peuple accablé pouffant de vains soupits,
Gémissoit de leur luxe & payoit leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressoit l'état du fardeau des subsides,
On vit paroître Guise (c); & le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu fait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par des charmes vains
queurs.

Nul ne fut mieux que lui le grand art de séduire
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne fut mieux cacher, sous des dehors trom-
peurs,

Des plus vastes desseins les sombres profondeurs
Altier, impérieux, mais souple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la misere,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux :
Il savoit prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence
Il se faisoit aimer des grands qu'il haïssoit ;
Terrible & sans retour alors qu'il offensoit ;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, & même par ses vices,
Connoissant le péril, & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais
Citoyen.

Quand il eut quelque temps essayé sa puissance
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance ;
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son Roi briser le fondement.

Il forma dans Paris cette Ligue funeste
Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
Monstre affreux , qu'ont nourri les peuples & les
grands ,
Engraissé de carnage & fertile en tyrans.

La France dans son sein vit alors deux Mo-
-narques :

L'un n'en possédoit plus que les frivoles marques ;
L'autre inspirant par-tout l'espérance ou l'effroi ,
A peine avoit besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son ivresse.

Ce bruit , cet appareil , ce danger qui le presse ,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
Mais du jour importun ses regards éblouis ,
Ne distinguèrent point au fort de la tempête ,
Les foudres menaçans qui grondoient sur sa tête :
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil ,
Las , & se rejetant dans les bras du sommeil ,
Entre ses favoris , & parmi les délices ,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restois encor , & tout prêt de périr ,
Il n'avoit plus que moi qui pût le secourir !
Héritier après lui du trône de la France ,
Mon bras sans balancer s'armoit pour sa défense :
J'offrois à sa foiblesse un nécessaire appui ;
Je courois le sauver ou me perdre avec lui.

Mais Guise trop habile , & trop savant à nuire ,
L'un par l'autre en secret songeoit à nous détruire.
Que dis-je ? il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui pouvoit le sauver.
De la Religion le prétexte ordinaire ,
Fut un voile honorable à cet affreux mystère ,
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé ,

48 LA HENRIADE.

Ranima son courroux encor mal étouffé.
 Il leur représentoit le culte de leurs peres ,
 Les derniers attentats des sectes étrangères ,
 Me peignoit ennemi de l'Eglise & de Dieu :
 " Il porte, disoit-il , ses erreurs en tout lieu ;
 " Il fuit d'Elisabeth les dangereux exemples ;
 " Sur vos Temples détruits il va fonder ses
 Temples ;
 " Vous verrez dans Paris ses prêches crimi-
 nels (d). "

Tout le peuple à ces mots trembla pour ses
 Autels ;

Jusqu'au palais du Roi l'alarme en est portée.
 La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée ,
 Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
 Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
 Hélas ! le Roi trop foible obéit sans murmure :
 Et lorsque je volois pour venger son injure ,
 J'apprends que mon beau-frere, à la Ligue soumis,
 S'unissoit, pour me perdre, avec ses ennemis,
 De soldats malgré lui couvroit déjà la terre ,
 Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plains sa foiblesse, & sans rien ménager,
 Je courus le combattre au lieu de le venger,
 De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
 Contre moi dans la France enfantoient des ar-
 mées :

Joyeuse, avec ardeur, venoit fondre sur moi ,
 Ministre impétueux des foibleffes du Roi.
 Guise dont la prudence égaloit le courage ,
 Dispersoit mes amis, leur fermoit le passage.
 D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts ,
 Je les défiai tous, & tentai les hasards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.
Vous savez sa défaite , & sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.

Non , je ne reçois point vos modestes refus :
Non , ne me privez point , dit l'auguste Princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, & son trépas.
L'auteur de rant d'exploits doit seul me les ap-
prendre ,

Et peut-être je suis digne de les entendre.

Elle dit. Le Héros à ce discours flatteur ,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ,
Et réduit à regret à parler de sa gloire ,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.

De tous les favoris qu'idolâtroit Valois (e) ,
Qui flattoient sa mollesse , & lui donnoient des
loix ,

Joyeuse né d'un sang chez les François insigne ,
D'une faveur si haute étoit le moins indigne :
Il avoit des vertus ; & si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours ,
Sans doute aux grands exploits son ame accou-
tumée ,

Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la Cour ,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage ,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule attachés à son sort ,
Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses ;

Traçoient sur leurs habits les noms de leurs mat-
tresses ;

Leurs armes éclatoient du feu des diamans ,

De leurs bras énervés frivoles ornemens.

Ardens , tumultueux , privés d'expérience ,

Ils portoient au combat leur superbe imprudence :

Orgueilleux de leur pompe , & fiers d'un camp
nombreux ,

Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappoit leur
vue.

Mon armée en silence à leurs yeux étendue ,

N'offroit de tous côtés que farouches soldats

Endurcis aux travaux , vieillis dans les combats ,

Accoutumés au sang & couverts de blessures ,

Leur fer & leurs mousquets composoient leurs
parures ,

Comme eux vêtu sans pompe , armé de fer comme
eux ,

Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux ;

Comme eux , de mille morts affrontant la tempête ,

Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.

Je vis nos ennemis vaincus & renversés ,

Sous nos coups expirans , devant nous dispersés :

A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée ,

Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer , parmi ces courtisans ,

Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans ,

Aucun ne fut percé que de coups honorables :

Tous fermes dans leur poste & tous inébranlables ,

Ils voyoient devant eux avancer le trépas ,

Sans détourner les yeux , sans reculer d'un pas ,

Des courtisans François tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire :
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la Cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée af-
freuse,
J'ordonnois , mais en vain , qu'on épargnât
Joyeuse ;
Je l'aperçus bientôt porté par des soldats ,
Pâle , & déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphyr & des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux , & tombe avant le
temps ,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès !
Mon bras n'est encor teint que du sang des Fran-
çois ;
Ma grandeur , à ce prix , n'a point pour moi de
charmes ,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes
larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abyme dont Valois vouloit en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrâce ;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise , aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts , redoubla ses malheurs.
Guise (f) dans Vimori, d'une main plus heu-
reuse ,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse ,

Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
 Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
 Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire,
 Valois vit triompher son superbe adversaire,
 Qui toujours insultant à ce Prince abattu,
 Sembloit l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus foible courage :
 L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
 Il voulut d'un sujet réprimant la fierté,
 Essayer dans Paris sa foible autorité.
 Il n'en étoit plus temps ; la tendresse & la crainte
 Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte :
 Son peuple audacieux prompt à se mutiner,
 Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
 On s'assemble , on conspire , on répand les
 alarmes ;

Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes ;
 Mille remparts naissans qu'un instant a formés,
 Menacent de Valois les gardes enfermés.

Guise (g) tranquille & fier au milieu de l'orage,
 Précipitoit du peuple ou retenoit la rage ;
 De la sédition gouvernoit les ressorts,
 Et faisoit à son gré mouvoir ce vaste corps.
 Tout le peuple au palais couroit avec furie :
 Si Guise eût dit un mot , Valois étoit sans vie :
 Mais lorsque d'un coup-d'œil il pouvoit l'accabler,
 Il parut satisfait de l'avoir fait trembler,
 Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
 Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
 Enfin Guise attenta , quel que fût son projet,
 Trop peu pour un tyran , mais trop pour un
 sujet.

Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre ,

Et tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vie qu'il n'étoit plus temps d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
Il ne montoit au trône, il marchoit au supplice;
Enfin maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance & de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Iberes,
Adoré des François, secondé de ses freres,
Le sujet (*h*) orgueilleux crut ramener ces temps;
Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir su-
prême,

Sous un froc odieux cachotent leur diadème,
Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissant,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs
Tyrans.

Valois, qui cependant différoit sa vengeance,
Venoit alors dans Blois les Etats de la France.

Peut-être on vous a dit, quels furent ces Etats;
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas;
De mille Députés l'éloquence stérile
Fit de nos abus un détail inutile;

Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Fut de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
Assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
Eut dans ses Députés voir autant de sujets.

Déjà leur troupe indigne, à son Tyran vendue,
Vouloit mettre en ses mains la puissance absolue;
Presque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.

Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire ;
 Dédaigneux ennemi, méprisoit sa colere ;
 Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
 Pour un assassinat assez de fermeté.

Son dessein l'aveugloit, son heure étoit venue.
 Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue ;
 De cent coups de poignard indignement percé
 Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
 Et ce front, que Valois craignoit encore peu
 être,

Tout pâle & tout sanglant sembloit braver son
 Maître.

C'est ainsi que mourut ce sujet tout puissant,
 De vices, de vertus assemblage éclatant.

Le Roi, dont il ravit l'autorité suprême,
 Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
 Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
 Les vieillards défolés, les femmes éperdues,
 Vont du malheureux Guise, embrasser les statues
 Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
 L'Eglise à soutenir & son pere à venger.

De Guise au milieu d'eux le redoutable frere,
 Mayenne à la vengeance anime leur colere ;
 Et plus par intérêt que par ressentiment,
 Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Mayenne (k) dès long-temps nourri dans les
 alarmes,

Sous le superbe Guise avoit porté les armes ;
 Il succede à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
 Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
 Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chere,
 Le console aisément de la perte d'un frere ;

Il servoit à regret , & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui,
Mayenne a , je l'avoue , un courage héroïque ;
Il fait , par une heureuse & sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens ,
Ennemis de leur Maître , esclaves des Tyrans.
Il connoît leurs talens , il fait en faire usage.
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissoit les yeux ,
Mais plus grand , plus Héros , mais non plus dan-
gereux.

Voilà quel est Mayenne , & quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espere en sa prudence ,
Autant le jeune Aumale (*l*) au cœur présomp-
tueux ,

Répand dans les esprits son courage orgueilleux,
D'Aumale est du parti le bouclier terrible.
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne , qui le guide au milieu des combats ,
Est l'ame de la Ligue , & l'autre en est le bras.
Cependant des Flamans l'oppresseur politique ,
Ce voisin dangereux , ce tyran Catholique ,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien ,
Ce Roi votre ennemi , mais plus encor le mien ,
Philippe (*m*) , de Mayenne embrassant la querelle ,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle ,
Et Rome (*n*) , qui devoit étouffer tant de maux ,
Rome de la discorde allume les flambeaux.
Celui qui des Chrétiens se dit encor le pere ,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe , à mes regards
surpris ,

Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.

56 LA HENRIADE.

Enfin Roi sans sujets , poursuivi sans défense ;
 Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
 Il m'a cru généreux , & ne s'est point trompé :
 Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé ;
 Un danger si pressant a fléchi ma colere-;
 Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere.
 Mon devoir l'ordonnoit , j'en ai subi la loi ,
 Et Roi , j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
 Je suis venu vers lui sans traité , sans otage (o) :
 Votre sort , ai-je dit , est dans votre courage :
 Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
 Alors un noble orgueil a rempli ses esprits :
 Je ne me flatte point d'avoir pu dans son ame
 Verser par mon exemple une si belle flâme ;
 Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu :
 Il gémit du repos qui l'avoit abattu.
 Valois avoit besoin d'un destin si contraire ;
 Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.

Tels étoient de Henri les sinceres discours ,
 Des Anglois cependant il presse le secours :
 Déjà du haut des murs de la ville rebelle ,
 La voix de la victoire en son camp le rappelle ;
 Mille jeunes Anglois vont bientôt sur ses pas ,
 Fendre le sein des mers , & chercher les combats.

Essex (p) est à leur tête , Essex dont la vaillance
 A des fiers Castillans confondu la prudence ,
 Et qui ne croyoit pas , qu'un indigne destin
 Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis sa main.

Henri ne l'attend point ; ce Chef que rien n'ar-
 rête ,
 Impatient de vaincre à son départ s'apprête :
 Allez , lui dit la Reine , allez , digne Héros ,
 Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots ;

Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent fuir,
 A vos soins généreux mon amitié les livre.
 Au milieu des combats vous les verrez courir,
 Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
 Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
 Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
 Qu'importe bientôt la Ligue expirer sous vos coups?
 L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous:
 Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand homme
 Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
 Allez des Nations venger la liberté;
 De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.
 Philippe de son pere héritier tyrannique,
 Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
 Vivifiant ses voisins pour leur donner des fers,
 Du fond de son palais croit dompter l'Univers.
 Sixte (q) au trône élevé du sein de la poussière,
 Avec moins de puissance a l'ame encore plus fière.
 Le Père de Montalte est le rival des Rois;
 Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
 Sous le pompeux éclat d'un triple diadème,
 Il se pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
 Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
 L'ennemi des puissans, des foibles oppresseur,
 Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues.
 L'Univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

58 LA HENRIADE. CHANT III.

Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oserent s'élever.
L'un combattant en vain l'Anglois & les orages,
Fit voir à l'océan (r) sa fuite & ses naufrages ;
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint ;
L'autre se tait dans Rome, & m'estime & me
craint.

Suivez donc à leurs yeux votre noble entre-
prise ,

Si Mayenne est dompté, Rome sera soumise :
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs ;
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vain-
queurs ,

Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer ou d'éteindre sa foudre.

Fin du troisieme Chant

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(a) IL fut toujours malade depuis la St. Barthelemy, & mourut deux ans après, le 30 Mai 174, tout baigné dans son sang, qui lui sortoit par les pores.

(b) La réputation qu'il avoit acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avoit fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier Prince de la race des Jagellons.

(c) Henri de Guise, le Balafre, né en 1550, de François de Guise & d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine son oncle, du temps du Concile de Trente, & entamé par François, son pere.

(d) On reprit l'Auteur d'avoir mis le mot de *prêche* dans un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, & que l'épithète de *criminels* relève l'expression de *prêche*.

(e) Anne, Duc de Joyeuse, avoit épousé la sœur de la femme d'Henri III. Dans son ambassade à Rome, il fut traité comme frere du Roi. Il avoit un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-temps les deux Secrétaires d'Etat dans l'anti-chambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venoit de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre

60 NOTES DE L'ÉDITEUR.

Henri IV, alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparoit son armée à celle de Darius & l'armée d'Henri IV, à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'Infanterie, nommés Bordaix & Descentiers.

(f) Dans le même temps que l'armée du Roi étoit battue à Coutras, le Duc de Guise faisoit des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuse de Reitres venus au secours d'Henri IV, & après les avoir harcelés & fatigués long-temps, il les défit au village d'Auneau.

(g) Le Duc de Guise, à cette journée de Barricades, se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes, après les avoir défarmés.

(h) Le Cardinal de Guise, l'un des freres du Duc de Guise, avoit dit plus d'une fois qu'il mourroit jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de Moine. Madame de Montpensier, sœur des Guises, vouloit qu'on se servît de scieaux pour ce saint usage. Tout le monde connoît la devise d'Henri III; c'étoient trois couronnes, avec ces mots: *Manet ultima coelo*, auxquels les Ligueurs substituerent ceux-ci: *Manet ultima claustro*. On connoît aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre.

*Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera nutat,
Tertia tonsoris est facienda manu.*

En voici une traduction que l'Auteur a tirée dans les manuscrits de feu M. le Président de Mesmes.

Valois qui les Dames n'aime,
Deux couronnes posséda.
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.

L'autre

L'autre va tombant de même ,
 Grace à ses heureux travaux :
 Une paire de ciseaux
 Lui baillera la troisième.

(i) Il fut assassiné dans l'anti-chambre du Roi, au Château de Blois, un vendredi 23 Décembre 1588, par Lognac, Gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des gardes d'Henri III, qu'on nommoit les Quarante-cinq. Le Roi leur avoit distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les assassins étoient la Bastide, Montivry, St. Malin, St. Gaudin, St. Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur Capitaine.

(k) Le Duc de Mayenne, frere puîné du Balafré, tué à Blois, avoit été long-temps jaloux de la réputation de son aîné. Il avoit toutes les grandes qualités de son frere, à l'activité près.

(l) Voyez la remarque (b) au quatrième chant.

(m) Philippe II, Roi d'Espagne, Fils de Charles-Quint. On l'appelloit le Démon du midi, DEMONUM MERIDIANUM, parce qu'il troubloit toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France sur l'Infante Claire Eugénie, ou à quelque Prince de sa famille.

(n) La Cour de Rome, gagnée par les Guises, se soumit alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII, secourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença son Pontificat par les excès les plus grands : & heureusement les plus inutiles, contre la Maison Royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier Chant.

(o) Henri IV, alors Roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, suiv

62 NOTES DE L'ÉDITEUR.

d'un Page seulement , malgré les défiances & les prières de ses vieux Officiers , qui craignoient pour lui une seconde St. Barthelemi.

(p) Robert d'Evreux , Comte d'Essex , fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols , par la tendresse d'Elisabeth pour lui , & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avoit pris Cadix sur les Espagnols , & les avoit battus plus d'une fois sur mer. La Reine Elisabeth l'envoya effectivement en France en 1590 , au secours d'Henri IV , à la tête de cinq mille hommes.

(q) Sixte-Quint , (né aux Grottes dans la Marche d'Ancone , d'un pauvre vigneron , nommé Peretti) , homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant Cordelier il assomma de coups le neveu de son Provincial , & se brouilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise , il y mit le trouble , & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V , contre la Reine Elisabeth ; cependant il estimoit cette Reine , & l'appelloit UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(r) Cet événement étoit tout récent ; car Henri IV est supposé voir secrètement Elisabeth en 1589 , & c'étoit l'année précédente que la grande flotte de Philippe II , destinée pour la conquête de l'Angleterre , fut battue par l'Amiral Drake , & dispersée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas , dit-on , à la Reine Elisabeth de croire , que Rome est complaisante pour les Puissances , puisque Rome avoit osé excommunier son pere.

Mais le critique ne songeoit pas que le Pape n'avoit excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII que parce qu'il craignoit davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet extrait de Trévoux , dont l'Auteur , désavoué & condamné par la plupart de ses confreres , a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons,

LA
HENRIADE.

CHANT IV.

ARGUMENT.

D'AUMALE étoit prêt de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le Héros revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où regnoit alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, souleve la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du bourreau des Magistrats qui tenoient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,

64 LA HENRIADE.

Ils épuisoient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,
La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans,
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents,

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignoit l'incertitude.
A ses desseins flottans il falloit son appui ;
Il attendoit Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent ;
Des portes de Paris leurs légions sortirent :
Le superbe d'Aumale, & Nemours & Brissac ,
Le farouche Saint-Paul, le Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs succès rapides ;
Et ce Roi trop souvent sujet au repentir,
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frere (a) de Joyeuse osa long-temps paroître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour-à-tour
Du siecle au fond d'un cloître, & du cloître à la
cour :

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse & la haire ;
Du pied des saints Autels arrosés de ses pleurs
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avoit consacrée.

Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale.
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Au-
male (b)

Vous né du sang Lorrain, si fécond en Héros,

Vous ennemi des Rois , des loix & du repos.

La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne.

Avec eux sans relâche , il fond dans la campagne :

Tantôt dans le silence , & tantôt à grand bruit ,

A la clarté des Cieux , dans l'ombre de la nuit ,

Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre ,

Du sang des assiégeans son bras couvroit la terre.

Tels du front du Caucase , ou du sommet
d'Arthos ,

D'où l'œil découvre au loin l'air , la terre & les
flots ,

Les aigles , les vautours aux ailes étendues ,

D'un vol précipité fendant les vastes nues ,

Vont dans les champs de l'air enlever les
oiseaux ,

Dans le bois , sur les prés déchirent les troupeaux ,

Et dans les flancs affreux de leurs roches san-
glantes ,

Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Déjà plein d'espérance , & de gloire enivré ,

Aux tentes de Valois il avoit pénétré.

La nuit & la surprise augmentoient les alarmes :

Tout plioit , tout trembloit , tout cédoit à ses
armes :

Cet orageux torrent , prompt à se déborder ,

Dans son choc ténébreux alloit tout inonder.

L'étoile du matin commençoit à paroître :

Mornay , qui précédoit le retour de son Maître ,

Voyoit déjà les tours du superbe Paris.

D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris ;

Il court ; il apperçoit dans un désordre extrême

Les soldats de Valois , & ceux de Bourbon même :

Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous nous attendiez ?

66 LA HENRIADE.

» Henri va vous défendre , il vient , & vous fuyez
 » Vous fuyez , compagnons ! Au son de sa parole
 Comme on vit autrefois au pied du Capitole ,
 Le fondateur de Rome opprimé des Sabins ,
 Au nom de Jupiter arrêter ses Romains ,
 Au seul nom de Henri les François se rallient :
 La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient
 Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses
 yeux.

Henri dans le moment paroît au milieu d'eux ,
 Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :
 Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête
 Il combat , on le suit , il change les destins ;
 La foudre est dans ses yeux , la mort est dans ses
 mains.

Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empresse
 La victoire revient , les Ligueurs disparaissent ,
 Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit
 S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.

C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives,
 Des siens épouvantés les troupes fugitives ;
 Sa voix pour le moment les rappelle aux combats
 La voix du grand Henri précipite leurs pas :
 De son front menaçant la terreur les renverse ,
 Leur chef les réunit , la crainte les disperse ;
 D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
 Tel que du haut d'un mont de frimats couronné ,
 Au milieu des glaçons & des neiges fondues ,
 Tombe & roule un rocher qui menaçoit les
 nues.

Mais que dis-je ? Il s'arrête , il montre au
 affligés :

Il montre encore ce front redouté si long-temps.

Des liens qui l'entraînoient fougueux il se dégage,
Honteux de vivre encor il revole au carnage ;
Il arrête un moment son vainqueur étonné,
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort alloit punir son audace fatale.

La Discorde le vit , & trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours ;
Elle s'élève en l'air & vole à son secours.
Elle approche , elle oppose au nombre qui
l'accable ,
Son bouclier de fer , immense , impénétrable ,
Qui commande au trépas , qu'accompagne l'hor-
reur ,

Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer , Discorde inexorable ,
Pour la première fois tu parus secourable ,
Tu sauvas un Héros , tu prolongeas son sort ,
De cette même main ministre de la mort ,
De cette main barbare , accoutumée aux crimes ,
Qui jamais jusques-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris ,
Sanglant , couvert de coups qu'il n'avoit point
sentis.

Elle applique à ses maux une main salutaire ,
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur ,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un Tyran , dans sa pitié cruelle ,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle :
A ses crimes secrets il fait servir son bras ,
Et quand ils sont commis , il le rend au trépas.

Henri fait profiter de ce grand avantage ,
Dont le sort des combats honora son courage.

68 LA HENRIADE.

Des momens dans la guerre il connoît tout le
prix.

Il presse au même instant ses ennemis surpris :
Il veut que les assauts succèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles,
Valois plein d'espérance , & fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple , & le reçoit de lui ;
Il soutient les travaux , il brave les alarmes.

La peine a ses plaisirs , le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis , tout succede à leurs
vœux ;

Et bientôt la terreur qui marche devant eux ,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes ,
A leurs yeux éperdus alloit briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere ;
Là , le frere effrayé pleure au tombeau d'un
frere :

Chacun plaint le présent , & craint pour l'avenir ;
Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.

On s'assemble , on consulte , on veut fuir ou se
rendre ;

Tous sont irrésolus , nul ne veut se défendre ;
Tant le foible vulgaire avec légèreté ,
Fait succéder la peur à la témérité !

Mayenne en frémissant voit leur troupe
éperdue.

Cent desseins partageoient son ame irrésolue ,
Quand soudain la Discorde aborde ce Héros ,
Fait siffler ses serpens , & lui parle en ces mots :

Digne héritier d'un nom redoutable à la
France ,

Toi qu'unir avec moi le soin de ta vengeance,
Toi nourri sous mes yeux, & formé sous mes
loix,

Entends ta protectrice, & reconnois ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage,
Dont un foible malheur aglacé le courage;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans
mes mains;

Tu les verras bientôt secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, & mourir avec joie.
La Discorde aussi-tôt plus prompte qu'un
éclair,

Tend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-rout chez les François le trouble & les
alarmes

Présentent à ses yeux des objets pleins de
charmes;

Son haleine en oent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe
infecté;

Les épis renversés sur la terre languissent;
Le Ciel s'en obscurcit, les astres en pâlisent;
La foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,

Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels:

Rome jadis son temple & l'effroi des mortels;

Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,

Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.

Par le sort des combats on la vit autrefois,

Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les Rois:

L'Univers fléchissoit sous son aigle terrible :
 Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible,
 On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs ,
 Gouverner les esprits , & commander aux cœurs
 Ses avis font ses loix , ses décrets sont ses armes.

Près de ce Capitole où regnoient tant d'alarmes
 Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars ,
 Un Pontife est assis au trône des Césars.
 Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
 Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
 Le trône est sur l'autel , & l'absolu pouvoir
 Met dans les mêmes mains le sceptre & l'en-
 censoir.

Là , Dieu même a fondé son Eglise naissante,
 Tantôt persecutée , & tantôt triomphante :
 Là , son premier Apôtre avec la vérité
 Conduisit la candeur & la simplicité.
 Ses successeurs heureux quelque temps l'imiterent
 D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent
 Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu !
 La pauvreté soutint leur austère vertu ;
 Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien
 désire ,

Du fond de leur chaumière ils voloient au martyre
 Le temps , qui corrompt tout , changea bientôt
 leurs mœurs :

Le ciel pour nous punir leur donna des grandeurs
 Rome depuis ce temps puissante & profanée ,
 Aux conseils des méchans se vit abandonnée ;
 La trahison , le meurtre , & l'empoisonnement
 De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement
 Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire
 Placerent sans rougir l'inceste & l'adultère

Et Rome , qu'opprimoit leur empire odieux ,
 Sous ces Tyrans sacrés regretta ses faux Dieux.
 On écouta depuis de plus sages maximes ;
 On fut ou s'épargner , ou mieux voiler les crimes ;
 (c) De l'Eglise & du peuple on régla mieux les
 droits ,

Rome devint l'arbitre , & non l'effroi des Rois.
 Sous l'orgueil imposant du triple diadème
 La modeste vertu reparut elle-même.
 Mais l'art de ménager le reste des humains
 Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.
 Sixte (d) , alors étoit Roi de l'Eglise & de
 Rome.

Si pour être honoré du titre de grand homme ,
 Il suffit d'être faux , austère & redouté ,
 Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
 Il devoit sa grandeur à quinze ans d'artifices ;
 Il sut cacher quinze ans ses vertus & ses vices.
 Il sembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir ,
 Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique ,
 Au fond du Vatican régnoit la Politique ,
 Fille de l'intérêt & de l'ambition ,
 Dont naquirent la fraude & la séduction.
 Ce monstre ingénieux en détours si fertile ,
 Accablé de soucis paroît simple & tranquille ;
 Ses yeux creux & perçans , ennemis du repos ,
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
 Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
 Les regards éblouis de l'Europe confuse :
 Le mensonge subtil qui conduit ses discours ,
 De la vérité même empruntant le secours ,
 Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures

Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

A peine la Discorde avoit frappé ses yeux ;
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ;
Avec un ris malin la flatte , la careffe ;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse ;
Je ne suis plus , dit-elle , en ces temps bienheu-
reux ,

Où les peuples séduits me présentoient leurs vœux ,
Où la crédule Europe , à mon pouvoir soumise ,
Confondoit dans mes loix les loix de son Eglise.
Je parlois , & soudain les Rois humiliés ,
Du trône en frémissant descendoient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix souffloit les guerres ;
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres ;
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnois , j'enlevois , je rendois les Etats.
Cet heureux temps n'est plus. Le Sénat (e) de la
France

Eteint presque en mes mains les foudres que je
lance ;

Plein d'amour pour l'Eglise , & pour moi plein
d'horreur ,

Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
C'est lui , qui le premier démasquant mon visage ,
Vengea la vérité dont j'empruntois l'image.

Que ne puis-je , ô Discorde , ardente à te servir ,
Le séduire lui-même , ou du moins le punir !

Allons , que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre ;

Que le Prince & l'Etat retombent dans nos fers.
Elle dit , & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome , & des pompes mon-
daines ,

Des

Des temples consacrés aux vanités humaines ,
 Dont l'appareil superbe impose à l'Univers ,
 L'humble Religion se cache en des déserts.
 Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
 Cependant que son nom profané dans le monde ,
 Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans ,
 Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands.
 Souffrir est son destin , bénir est son partage.
 Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
 Sans ornement , sans art , belle de ses attraits ,
 Sa modeste beauté se dérobe à jamais
 Aux hypocrites yeux de la foule importune ,
 Qui court à ses autels adorer la fortune.
 Son ame pour Henri brûloit d'un saint amour ;
 Cette fille des Cieux fait qu'elle doit un jour ,
 Vengeant de ses autels le culte légitime ,
 Adopter pour son fils ce Héros magnanime :
 Elle l'en croyoit digne , & ses ardens soupirs
 Faisoient cet heureux temps trop lent pour ses
 desirs.
 soudain la Politique & la Discorde impie
 Surprennent en secret leur auguste ennemie.
 Elle leve à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs :
 Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs
 fureurs.
 Ces monstres dont toujours elle a souffert
 l'injure ,
 De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure ,
 Tresserrent ses vêtemens respectés des humains ,
 Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.
 D'un air insinuant l'adroite Politique
 Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique ;
 C'est là que s'assembloient ses sages révérons

Des vérités du Ciel interpretes sacrés ,
 Qui des peuples Chrétiens arbitres & modeles ;
 A leur culte attachés , à leur Prince fideles ,
 Conservant jusqu'alors une mâle vigueur ,
 Toujours impénétrable aux fleches de l'erreur,
 Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
 Du monstre déguisé la voix enchanteresse
 Ebranle son esprit par ses discours flatteurs.
 Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
 Par l'éclat d'une Mitre elle éblouit leur vue :
 De l'avare en secret la voix lui fut vendue ;
 Par un éloge adroit le savant enchanté ,
 Pour prix d'un vain encens trahit la vérité.
 Menacé par sa voix , le foible s'intimide.
 On s'assemble en tumulte , en tumulte on décide ;
 Parmi les cris confus , la dispute & le bruit ,
 De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
 Alors au nom de tous , un des vieillards s'écrie :
 « L'Eglise fait les Rois , les absout , les châtie ;
 » En nous est cette Eglise , en nous seuls est
 sa loi ;
 » Nous réprouvons Valois , il n'est plus notre Roi
 » Sermens (f) jadis sacrés , nous brisons votre
 chaîne.

A peine a-t-il parlé , la Discorde inhumaine
 Trace en lettres de sang ce décret odieux.
 Chacun jure par elle , & signe sous ses yeux.
 Soudain elle s'envole , & d'Eglise en Eglise
 Annonce aux factieux cette grande entreprise ;
 Sous l'habit d'AUGUSTIN , sous le froc de FRAN-
 ÇOIS ,

Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;
 Elle appelle à grands cristous ces spectres austeres

De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la Religion reconnoissez les traits ,
Dit-elle , & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous , c'est moi qui vous
appelle.

Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle ,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis ,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis ;
C'est temps de fortir de l'ombre de vos Temples :
Allez d'un zèle saint répandre les exemples :
Apprenez aux François , incertains de leur foi ,
Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur
Roi.

Pongez que de Lévi la famille sacrée ,
Du ministère saint par Dieu même honorée ;
Mérita cet honneur , en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
Que dis-je ? où sont ces temps , où sont ces jours
prosperes ,
Qu'ai vu les François massacrés par leurs freres ?
Étoit vous , Prêtres saints , qui conduisiez leurs
bras ;

Poligny par vous seuls a reçu le trépas.
Ennagé dans le sang ; que le sang coule encore.
Montrez-vous , inspirez ce peuple qui m'adore.
Le monstre au même instant donne à tous le
signal ;

Ils sont empoisonnés de son venin fatal ;
Conduit dans Paris leur marche solennelle :
L'étendard (g) de la croix flotroit au milieu
d'elle.

Ils chantent , & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte associer les Cieux ,

On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques;
 Les imprécations aux prières publiques.
 Prêtres audacieux , imbécilles soldats ,
 Du fabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
 Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.

Dans les murs de Paris cette infame milice
 Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux;
 Le Dieu , ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne , qui de loin voit leur folle entreprise
 La méprise en secret & tout haut l'autorise ;
 Il fait combien le peuple avec soumission
 Confond le fanatisme & la Religion ;
 Il connoît ce grand art , aux Princes nécessaire ;
 De nourrir la foiblesse & l'erreur du vulgaire.

A ce pleux scandale enfin il applaudit ;
 Le sage s'en indigne , & le soldat en rit :
 Mais le peuple excité , jusques aux Cieux envoie
 Des cris d'emportemens , d'espérance & de joie
 Et comme à son audace a succédé la peur ,
 La crainte en un moment fait place à la fureur.
 Ainsi l'Ange des mers sur le sein d'Amphitrite,
 Calme à son gré les flots , à son gré les irrite.

La Discorde (h) a choisi seize séditieux ,
 Signalés par le crime entre les factieux ,
 Ministres insolens de leur Reine nouvelle ,
 Sur son char tout sanglant ils montent avec elle
 L'orgueil , la trahison , la fureur , le trépas ,
 Dans des ruisseaux de sang marchent devant leur
 pas.

Nés dans l'obscurité , nourris dans la bassesse ,
 Leur haine pour les Rois leur tient lieu de
 noblesse :

Et jusques sous le Dais par le peuple portés ,

Mayenne en frémissant les voit à ses côtés ;
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices ,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend com-
plices (i).

Ainsi lorsque les vents , foudroyans tyrans des eaux ,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots ,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes ,
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes ;
Ainsi dans les fureurs de ses embrasemens ,
Qui changent les cités en de funestes champs ,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent ,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscur-
cissent.

Dans ces jours de tumulte & de sédition ,
Thémis résistoit seule à la contagion ;
La soif de s'agrandir, la crainte , l'espérance ,
Rien n'avoit dans ses mains fait pencher sa
balance ;

Son Temple étoit sans tache , & la simple équité
Après d'elle en fuyant cherchoit sa sûreté.

Il étoit dans ce Temple un Sénat vénérable ,
Propice à l'innocence , au crime redoutable ,
Qui des loix de son Prince & l'organe & l'appui ,
Marchoit d'un pas égal entre son peuple & lui ;
Dans l'équité des Rois sa juste confiance

Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la
France ;

Le seul bien de l'Etat fait son ambition ,
Elle hait la tyrannie & la rebellion :

Toujours plein de respect , toujours plein de
courage ,

De la soumission distingue l'esclavage ,

Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer ,

Connoît Rome, l'honneur, & la fait réprimer,
 Des tyrans de la Ligue une affreuse cohorte,
 Du Temple de Thémis environne la porte :
 Bussi les conduisoit ; ce vil gladiateur (k),
 Monté par son audace à ce coupable honneur,
 Entre & parle en ces mots à l'auguste assemblée,
 Par qui des citoyens la fortune est réglée :
 „ Mercénaires appuis d'un dédale de loix ,
 „ Plébéïens , qui pensez être tuteurs des Rois ,
 „ Lâches , qui dans le trouble & parmi les cabales
 „ Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs
 „ , vénéales ,
 „ Timides dans la guerre , & tyrans dans la paix
 „ Obéissez au peuple , écoutez ses décrets.
 „ Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
 „ Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos
 „ , ancêtres.
 „ Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé
 „ Il s'est lassé du sceptre , & le sceptre est brisé.
 „ Effacez ces grands noms qui vous gênoient sans
 „ , doute,
 „ Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on
 „ , redoute.
 „ Jugez au nom du peuple , & tenez au Sénat ,
 „ Non la place du Roi , mais celle de l'Etat.
 „ Imitiez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance
 Le Sénat répondit par un noble silence.
 Tel dans les murs de Rome abattus & brûlans,
 Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
 Attendoient fièrement , sur leur siège immobile
 Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles
 Bussi plein de fureur , & non pas sans effroi ,
 Obéissez , dit-il , tyrans , ou suivez-moi.

Alors Harlay se leve , Harlay , ce noble guide ,
Ce Chef d'un Parlement , juste autant qu'in-
trépide ;

Il se présente aux Seize , il demande des fers ,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

On voit auprès de lui les chefs de la justice ,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice ,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains ,
Tendre aux fers de Tyrans leurs généreuses mains.

Muses , redites-moi ces noms chers à la France ,
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence ;

Le vertueux de Thou (1) , Molé , Scarron , Bayeul ,

Potier , cet homme juste , & vous , jeune Longueil ,

Vous , en qui pour hâter vos belles destinées ,

L'esprit & la vertu devançoient les années ;

Tout le Sénat , enfin , par les Seize enchaîné ,

A travers un vil peuple en triomphe est mené

Dans cet affreux (m) château , palais de la ven-
geance ,

Qui renferme souvent le crime & l'innocence.

Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat ;

La Sorbonne est tombée , il n'est plus de Sénat.

Mais pourquoi ce concours & ces cris lamen-
tables ?

Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?

Qui sont ces Magistrats que la main d'un bourreau ,

Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau !

Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.

Brissot (n) , Larcher , Tardif , honorables victimes ,

Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :

Mânes trop généreux , vous n'en rougissez pas ;

Vos noms toujours fameux vivront dans la
mémoire ;

80 LA HENRIADE.

Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tout sanglans des peuples mal-
heureux

Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts

Fin du quatrieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(a) **H**ENRI, Comte de Bouchage, frere puîné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passoit à Paris à quatre heures du matin, près du Couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantoient les matines dans le Couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de frere Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi : mais un jour ce Prince étant avec lui sur un Balcon, au-dessous duquel beaucoup de Peuple étoit assemblé : *Mon Cousin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paroissent fort aises de voir ensemble un apostat & un renégat*. Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son Couvent, où il mourut.

(b) Le Chevalier d'Aumale, frere du Duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avoit des qualités brillantes, qui étoit toujours à la tête des sorties pendant le siège de Paris, & inspiroit aux habitants sa valeur & sa confiance.

(c) Voyez l'histoire des Papes.

(d) Sixte-Quint, étant Cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelloit communément *l'Asne d'Ancone*.

82 NOTES DE L'ÉDITEUR.

On fait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna.

(e) On fait que pendant les guerres du treizieme siecle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardiesse, non-seulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II, mais encore d'offrir la couronne Impériale à Robert, frere de S. Louis. Le Parlement de France assemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'étoit pas au Pape à déposséder un Souverain, ni au frere d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape une Couronne, sur laquelle ni lui, ni le S. Pere, n'avoient aucun droit. En 1570, le Parlement sédentaire donna un Arrêt contre la Bulle IN CŒNA DOMINI.

On connoît ses remontrances célèbres sous Louis XI, au sujet de la Pragmatique-Sanction; celle qu'il fit à Henri III contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelloit la maison régnante, *génération bâtarde*, &c. & sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

(f) Le 17 de Janvier de l'an 1589, la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré, que les sujets étoient déliés de leur serment de fidélité, & pouvoient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fèvre, Doyen, & quelques-uns des plus sages, refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres Religieux, qui comme la Sorbonne s'étoient déclarés contre la maison Royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avoit eu le dessus, se feroit-on rétracté?

(g) Dès qu'Henri III & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des Moines endossèrent la cuirasse, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du

Poème désigne la procession de la Ligue, où douze cents Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort d'Henri III.

(h) Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a remarqué l'Abbé le Gendre, dans sa petite Histoire de France; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernoient par leurs intelligences & leurs émissaires. Ils avoient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étoient Buffy-le-Clerc, Gouverneur de la Bastille, ci-devant maître en fait d'armes; la Bruyere, Lieutenant particulier; le Commissaire Louchard, Emmonot & Morin, Procureurs; Oudinet, Passart, & surtout Senaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure & dangereuse, du pouvoir qu'une Nation peut avoir sur son Roi. Je dirai en passant que Senaut étoit pere du Pere Senaut, cet homme éloquent, qui est mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France.

(i) Les Seize furent long-temps indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc; *Ceux qui l'ont fait pourroient bien le défaire.*

(k) Le 16 Janvier 1589, Buffy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes étoit devenu le Gouverneur de la Bastille, & le Chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du Parlement, suivi de cinquante satellites: il présenta au Parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnoître la maison Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étoient opposés à son parti; il les y fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains:

84 NOTES DE L'ÉDITEUR.

Voilà pourquoi on l'appelloit le grand Pénitencier du Parlement.

(1) Augustin de Thou, II du nom, oncle de ce célèbre Historien ; il eut la charge de Président du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, Conseiller au Parlement, mort en 1634.

Scarron étoit le bifaïeul du fameux Scarron, si connu par ses poésies, & par l'enjouement de son esprit.

Bayeul étoit oncle du Surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion, surnommé de *Blanc-ménil*, parce qu'il possédoit la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre, & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize,

(m) La Bastille.

(n) En 1591, un Vendredi 15 Novembre, Barnabé Briston, homme très-savant, & qui faisoit les fonctions de premier Président en l'absence d'Achille de Harlay, Claude Larcher, Conseiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conseiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet, par l'ordre des Seize. Il est à remarquer, que Hamilton, Curé de Saint-Côme, furieux Ligueur, étoit venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des Prêtres, qui servoient d'archers,

L A

HENRIADE.

CHANT V.

ARGUMENT.

LES assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme, qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentiment d'Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

Cependant s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur sein la perte des rebelles;
Et le fer & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyoient leurs remparts.
Les Seize & leur courroux, Mayenne & sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,

Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étoient qu'un vain se-
cours ;

La victoire à grands pas s'approchoit sur ses
traces.

Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces ;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers :
Ses foudres impuissans se perdoient dans les airs ;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire

Privoit les assiégés d'un secours nécessaire.

Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désoloient nos cités.

Le perfide attendoit que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée ;

Et l'appui dangereux de sa fausse amitié

Leur préparoit un maître au lieu d'un allié ;

Lorsque d'un furieux la main déterminée

Sembla pour quelque temps changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux
temps,

Pardonnez si ma main retrace à la mémoire

De vos aïeux séduits la criminelle histoire.

L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur
vous ,

Votre amour pour vos Rois les a réparé tous.

L'Eglise a de tout temps produit des solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des regles sévères,
Et distingués en tour du reste des mortels ,

Se consacroient à Dieu par des vœux solennels.

Les uns sont demeurés dans une paix profonde ,

Toujours inaccessible aux vains attrails du monde ;

Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir ,

Ils ont fui les humains qu'ils auroient pu servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les
mœurs.

Leur fourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs
intrigues :

Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-temps leur secte en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puis-
sance,

Cet Ordre respecté fleurissoit dans la France,
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément (a) dans la retraite avoit dès son
jeune âge

Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.

Esprit foible, & crédule en sa dévotion,

Il suivoit le torrent de la rébellion.

Sur ce jeune insensé la Discorde fatale

Répandit le venin de sa bouche infernale.

Prosterné chaque jour aux pieds des saints autels,

Il fatiguoit les Cieux de ses vœux criminels.

On dit, que tout souillé de cendre & de poussière,

Un jour il prononça cette horrible prière.

Dieu qui venges l'Eglise & punis les Tyrans,

Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans ?

Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures

Favoriser le meurtre , & bénir les parjures ?

Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver ;

Contre tes ennemis daigne enfin t'élever :

Détourne loin de nous la mort & la misère ;

Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.

Viens , des Cieux enflammés abaisse la hauteur ,

Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur :

Viens , descends , arme-toi , que ta foudre enflammée

Frappe , écrase à nos yeux leur sacrilège armée ;

Que les Chefs , les Soldats , les deux Rois expirent ,

Tombent comme la feuille éparse au gré des vents :

Et que sauvés par toi , nos Ligueurs Catholiques ,
Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs cantiques.

La Discorde attentive en traversant les airs ,
Entend ces cris affreux , & les porte aux Enfers.

Elle amène à l'instant de ces Royaumes sombres ,

Le plus cruel Tyran de l'Empire des ombres.

Il vient , le FANATISME est son horrible nom :

Enfant dénaturé de la Religion ,

Armé pour la défendre , il cherche à la détruire ,

Et reçu dans son sein , l'embrasse & le déchire.

C'est lui qui dans Raba , sur les bords de l'Arnon (b)

Guidoit les descendants du malheureux Ammon ,

Quand à Moloc leur Dieu , des mères gémissantes

Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.

dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France , dans tes forêts il habita long-temps ,
A l'affreux Teutarès (c) il offrit son encens.
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides ,
Qu'à tes indignes Dieux présentoient tes Druides.
Du haut du Capitole il crioit aux Païens ,
Trapez , exterminiez , déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut sou-
mise ,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise ;
Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étoient , les fit persécuteurs.
Dans Londres il a formé la secte (d) turbulente ,
Qui sur un Roi trop foible a mis sa main san-
glante.
Dans Madrid , dans Lisbonne , il allume ces feux ,
Les bûchers solennels , où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des
prêtres ,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtoit dans ses déguisemens ,
Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle ,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle,
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
L'emprunte de Guise & la taille & les traits ,
De ce superbe Guise , en qui l'on vit paroître
Le Tyran de l'Etat , & le Roi de son Maître ;
Et qui toujours puissant même après son trépas ,
Traînoit encor la France à l'horreur des combats.

D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours
prête ,

Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois ;
Et la voix de son sang qui coule en abondance ,
Semble accuser Valois , & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil ,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil ,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition , la cabale inquiète ,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant ,
Veilloient tous à sa porte , & l'ouvrent à l'instant.
Il entre (e) & d'une voix majestueuse & fière ,
Dieu reçoit , leur dit-il , tes vœux & ta prière ;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens ,
Qu'une plainte éternelle , & des vœux impuissans ?
Au Dieu que sert la Ligue , il faut d'autres
offrandes ;

Il exige de toi les dons que tu demandes.

Si Judith (f) autrefois pour sauver son pays ,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des
cris ,

Si craignant pour les siens , elle eût craint pour
sa vie ,

Judith eût vu tomber les murs de Béthulie ,
Voilà les saints exploits que tu dois imiter ,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter ,
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.....
Cours , vole , & que ta main dans le sang
consacrée ,

Délivrant les François de leur indigne Roi ,
Venge Paris & Rome , & l'Univers & moi.

par un assassinat Valois trancha ma vie ,
il faut d'un même coup punir sa perfidie ;
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui , sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise :
Le meurtre est juste alors , & le Ciel l'autorise.
Que dis-je ? il le commande ; il t'instruit par ma
voix ,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux si tu pouvois , consommant sa ven-
geance ,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France :
Et si de ces deux Rois tes citoyens sauvés ,
Le pouvoient !..... mais les temps ne sont pas
arrivés.
Le Bourbon doit vivre encor ; le Dieu qu'il persécute
réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
Toi , de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins ,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme , à ces mots , fait briller une épée ,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit , & se replonge au séjour infernal.
Trop aisément trompé , le jeune solitaire
Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent ,
Il implore à genoux le bras du Tout-Puissant :
Et plein du monstre affreux dont la fureur le
guide ,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme est soumis à
l'erreur ?
Clément goûtoit alors un paisible bonheur :

Il étoit animé de cette confiance
 Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence ;
 Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
 Ses (g) sacrilèges vœux au Ciel sont adressés ;
 Son front de la vertu porte l'empreinte austère ,
 Et son fer parricide est caché sous sa haine.
 Il marche ; ses amis instruits de son dessein ,
 Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin ,
 Remplis d'un saint respect , aux portes le conduisent ,
 Bénissent son dessein, l'encouragent , l'instruisent ,
 Placent déjà son nom parmi les noms sacrés
 Dans les fastes de Rome à jamais révérez ;
 Le nomment à grands cris le vengeur de la
 France ,
 Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
 C'est avec moins d'ardeur , avec moins de transport ,
 Que les premiers Chrétiens , avides de la mort ,
 Intrépides soutiens de la foi de leurs peres ,
 Au martyre autrefois accompagnoient leurs freres
 Envioient les douceurs de leur heureux trépas ,
 Et baissoient en pleurant les traces de leurs pas.
 Le fanatique aveugle , & le Chrétien sincere ,
 Ont porté trop souvent le même caractère ;
 Ils ont même courage , ils ont mêmes desirs.
 Le crime a ses héros , l'erreur a ses martyrs :
 Du vrai zèle & du faux , vains juges que nous
 sommes ,
 Souvent des scélérats ressembloient aux grands
 hommes.

Mayenne , dont les yeux favent tout éclairer ,
 Voit le coup qu'on prépare , & feint de l'ignorer.

De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice :
Il laisse avec adresse aux plus séditions
Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisoit le perfide ,
Des Seize en même temps le sacrilège effort
Sur cet événement interrogeoient le sort.
Madis de Médicis (h) l'audace curieuse
Chercha de ces secrets la science odieuse ,
Approfondit long-temps cet art surnaturel ,
Si souvent chimérique , & toujours criminel.
Tout suivit son exemple , & le peuple imbécile ,
Des vices de la Cour imitateur servile ,
Épris du merveilleux , amant des nouveautés ,
S'abandonnoit en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
À la pâle lueur d'un magique flambeau ,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :
C'est là que des deux Rois on plaça les images ,
Objets de leur terreur , objets de leurs outrages.
Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel ,
À des noms infernaux , le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées ,
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ;
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux ,
Qui pros crits sur la terre , & citoyens du monde ,
Portent de mers en mers leur misère profonde ,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-temps toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie ,

Commencent à grands cris ce sacrifice impie;
 Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
 De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc;
 Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
 De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image,
 Et pensent (i) que la mort, fidele à leur courroux,
 Va transmettre à ces Rois l'attente de leurs
 coups.

L'Hébreu (k) joint cependant la priere
 blasphème :

Il invoque l'abyme, & les Cieux, & Dieu même
 Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers;
 Et le feu de la foudre, & celui des enfers.

Tel fut de Gelboa le secret sacrifice
 Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
 Alors qu'elle invoqua devant un Roi cruel,
 Le simulacre affreux du Prêtre Samuel.
 Ainsi contre Juda du haut de Samarie,
 Des Prophètes menteurs tonnoit la bouche impie;
 Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateius (l),
 Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus,
 Aux magiques accens que sa bouche prononce,
 Les Seize osent du Ciel attendre la réponse;
 A dévoiler leur sort ils pensent le forcer :
 Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
 Il interrompt pour eux les loix de la nature;
 De ces antres muets sort un triste murmure;
 Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
 Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
 Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire;
 Apparoît à leurs yeux sur un char de victoire;
 Des lauriers couronnoient son front noble &
 serein,

Et le sceptre des Rois éclatoit dans sa main.

L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre ;

L'autel couvert de feux tombe, & fuit sous la terre :

Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur ,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable ,

Annonçoient à Valois sa perte inévitable.

Dieu du haut de son trône avoit compté ses jours ,

Il avoit loin de lui retiré son secours ;

La mort impatiente attendoit sa victime ,

Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.

Clément au camp Royal a marché sans effroi.

Il arrive ; il demande à parler à son Roi ;

Il dit , que dans ces lieux amené par Dieu même ,

Il vient rétablir les droits du Diadème ,

Et révéler au Roi des secrets importants.

En l'interroge, on doute, on l'observe longtemps ;

On craint sous cet habit un funeste mystère.

Il subit sans alarme un examen sévère ;

Il satisfait à tout avec simplicité ;

Chacun dans ses discours croit voir la vérité.

Il a garde aux yeux du Roi le fait enfin paroître.

L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.

D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux :

Il observe à loisir la place de ses coups ;

Et le mensonge adroit, qui conduisoit sa langue,

Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez , dit-il , grand Roi , que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois
Permettez avant tout , que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur nous répandre sa justice.
Le vertueux Potier (*m*) , le prudent Villeroi ,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
Harlay (*n*) , le grand Harlay , dont l'intrépide
zèle

Fut toujours formidable à ce peuple infidèle ,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs ,
Rassemble vos sujets , & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les puissans & les sages
Par la main la plus foible accomplit ses ouvrages
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière , & par sa bouche instruit ,
J'ai volé vers mon Prince , & vous rends cette
lettre ,

Qu'à mes fideles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement.

Il bénissoit les Cieux d'un si prompt changement ;
Quand pourrai-je , dit-il , au gré de ma justice ,
Récompenser ton zèle & payer ton service ?
En lui disant ces mots , il lui tendoit les bras :
Le monstre au même instant tire son coutelas ,
L'en frappe , & dans le flanc l'enfonce avec furie
Le sang coule , on s'étonne , on s'avance , on
s'écrie ;

Mille bras sont levés pour punir l'assassin :

Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain ;

Fier de son parricide , & quitte envers la
France ,

Il attend à genoux la mort pour récompense ,

De la France & de Rome il croit être l'appui ;
 Il pense voir les Cieux qui s'entrouvrent pour lui,
 Et demandant à Dieu la palme du martyre ,
 Il bénit , en tombant , les coups dont il expire.
 Aveuglement terrible , affreuse illusion !

Digne à la fois d'horreur & de compassion ,
 Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
 Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur maître,
 Dont la voix répandant un funeste poison ,
 D'un foible solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchoit à son heure dernière ;
 Ses yeux ne voyoient plus qu'un reste de lumière ;
 Ses courtisans en pleurs , autour de lui rangés ,
 Par leurs desseins divers en secret partagés ,
 D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
 Exprimoient des douleurs , ou sincères , ou
 feintes.

Quelques-uns que flattoit l'espoir du changement,
 Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement ;
 Les autres qu'occupoit leur crainte intéressée ,
 Pleuroient au lieu du Roi leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes , de clameurs,
 Henri vous répandiez de véritables pleurs.

C'est fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles
 Sont aisément émus dans ces momens horribles.

Henri ne se souvint que de son amitié :

En vain son intérêt combattoit sa pitié :

Cet Héros vertueux se cachoit à lui-même ,

Que la mort de son Roi lui donne un diadème.

Valois tourna sur lui , par un dernier effort ,

Ses yeux appesantis qu'alloit fermer la mort ,

Et touchant de sa main ses mains victorieuses :

Retenez , lui dit-il , vos larmes généreuses ,

L'Univers indigné doit plaindre votre Roi :

Vous, Bourbon, combattez, réglez, & vengez
moi :

Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages,

Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;

Mon trône vous attend, mon trône vous est dû ;

Jouissez de ce bien par vos mains défendu :

Mais songez que la foudre en tout temps l'en-
vironne ;

Craignez en y montant ce Dieu qui vous le
donne.

Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,

Rétablir de vos mains son culte & son autel !

Adieu, réglez heureux ; qu'un plus puissant
génie,

Du fer des assassins défende votre vie.

Vous connoissez la Ligue, & vous voyez ses
coups,

Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous :

Peut-être un jour viendra qu'une main plus
barbare.....

Juste Ciel ! épargnez une vertu si rare.

Permettez !..... A ces mots l'impitoyable mort

Vient (o) fondre sur sa tête & termine son sort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proie

Aux transports odieux de sa coupable joie ;

De cent cris de victoire ils remplissent les airs

Les travaux sont cessés, les Temples sont ou-
verts,

De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes

Ils consacrent ces jours à d'éternelles fêtes.

Bourbon n'est à leurs yeux qu'un Héros sans
appui,

Qui n'a plus que sa gloire & sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la Ligue affermie,
A l'Eglise en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican si craints, si dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puissant
qu'eux?

Déjà quelques guerriers, funestes politiques,
Plus mauvais Citoyens que zélés Catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin :
Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidele,
Pour la cause des Rois redouble encor son zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
Que long-temps la victoire a conduit sur ses pas,
De la France incertaine ont reconnu le Maître ;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves Chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Cril-
lons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la
terre :
Moins faits pour disputer, que formés pour la
guerre,
Fideles à leur Dieu, fideles à leurs loix,
C'est l'honneur qui leur parle, ils marchent à sa
voix.
Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le
courage
Des Héros de mon sang me rendra l'héritage :
Les Pairs & l'huile sainte, & le sacre des Rois,
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits.
C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers
Maîtres

Recevoir les sermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire est le temple où vos
mains

Doivent aux Nations donner leurs Souverains.
C'est ainsi qu'il s'explique : & bientôt il s'apprête
A mériter son trône en marchant à leur tête.

Fin du cinquieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(a) JACQUES CLÉMENT, de l'ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, étoit âgé de vingt-quatre ans & demi, & venoit de recevoir l'Ordre de Prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

(b) Pays des Ammonites, qui jettoient leurs enfans dans les flammes, au son des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité qu'ils adoroient sous le nom de Moloc.

(c) Teutatès étoit un des Dieux des Gaulois, il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure; mais il est constant qu'on lui sacrifioit des hommes.

(d) Les Enthousiastes, qui étoient appelés INDÉPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, Roi d'Angleterre.

(e) On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589, une relation du martyre de Frere Jacques Clément, dans laquelle on affuroit qu'un Ange lui avoit apparu, lui avoit montré une épée nue, & lui avoit ordonné de tuer le Tyran.

Cet écrit se trouve dans la SATYRE MENIPPÉE.

(f) Frere Jacques Clément étant déjà à Saint-Cloud, quelques personnes qui se défierent de lui, l'épicerent pendant la nuit : ils le trou-

102 NOTES DE L'ÉDITEUR.

verent dormant d'un profond sommeil, son bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

(g) Il jeûna, se confessa, & communia avant de partir pour aller assassiner le Roi.

(h) Catherine de Médicis avoit mis la magie si fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé Sechelles, qui fut brûlé en Greve sous Henri III, pour *forcellerie*, accusa douze cents personnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la stupidité étoient poussées si loin dans ces temps-là, qu'on n'entendoit parler que d'exorcismes & de condamnations au feu. On trouvoit par-tout des hommes assez fots pour se croire magiciens, & des Juges superstitieux, qui les punissoient de bonne-foi comme tels.

(i) Plusieurs Prêtres ligueurs avoient fait faire de petites images de cire, qui représentoient Henri III & le Roi de Navarre : ils les mettoient sur l'autel, les perçoient pendant la messe quarante jours consécutifs, & le quarantième jour les perçoient au cœur.

(k) C'étoient pour l'ordinaire des Juifs, que l'on se servoit pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disoient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus sortilèges.

(l) Ateïus, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Crassus sortoit, y jeta certaines herbes, & maudit l'expédition de Crassus en invoquant des Divinités infernales.

(m) Potier, Président du Parlement, dont il est parlé ci-devant,

Villeroi, qui avoit été Secrétaire d'Etat sous Henri III, & qui avoit pris le parti de la Ligue pour avoir été insulté en présence du Roi, par le Duc d'Epéron.

(n) Achille de Harlay, qui étoit gardé à la Bastille par Bussi-le-Clerc. Jacques Clément présenta au Roi une lettre de la part de ce Magistrat. On n'a point su si la lettre étoit contrefaite ou non; c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance, & c'est ce qui me feroit croire que la lettre étoit véritable, & qu'on l'auroit surprise au premier Président de Harlay, autrement on auroit fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue.

(o) Henri III mourut de sa blessure le 3 d'Août, à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maison où il avoit pris avec son frere la résolution de la St. Barthelemy, comme l'ont écrit plusieurs Historiens; car cette maison n'étoit point encore bâtie du temps de la St. Barthelemy.

L A

H E N R I A D E

C H A N T V I.

A R G U M E N T.

APRÈS la mort d'Henri III, les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville; l'assemblée des Etats se sépare: ceux qui la composoient vont combattre sur les remparts: description de ce combat. Apparition de Saint Louis à Henri IV.

C'EST un usage antique & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si chers à la Patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant entre en ses premiers
droits,
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses
loix,

Les Etats assemblés, organes de la France,
 Nomment un Souverain, limitent sa puissance;
 Ainsi de nos aïeux les augustes décrets,
 Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
 La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
 Ose de ces Etats ordonner l'assemblée (a),
 Et croit avoir acquis par un assassinat
 Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
 Ils pensoient, à l'abri d'un trône imaginaire,
 Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le
 vulgaire.

Ils croyoient qu'un Monarque uniroit leur
 dessein,
 Que sous ce nom sacré leurs droits seroient
 plus saints;
 Qu'injustement élu, c'étoit beaucoup de l'être;
 Et qu'enfin quel qu'il soit, le François veut un
 Maître.

Bientôt à ce Conseil accourent à grand bruit
 Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
 Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
 L'Ambassadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
 Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau
 choix

Ils alloient insulter aux mânes de nos Rois.
 Le luxe toujours né des miseres publiques,
 Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
 Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
 De nos antiques Pairs augustes successeurs,
 Qui près des Rois assis, nés Juges de la France,
 Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'appar-
 rence.

Là, de nos Parlemens les sages Députés

Ne défendirent point nos foibles libertés.
 On n'y vit point des Lys l'appareil ordinaire :
 Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
 Là le Légat de Rome est d'un siège honoré ;
 Près de lui pour Mayenne un Dais est préparé.
 Sous ce Dais on lisoit ces mots épouvantables :

« Rois qui jugez la terre , & dont les mains
 coupables

» Osent tout entreprendre & ne rien épargner ,
 » Que la mort de Valois vous apprenne à régner ,

On s'assemble , & déjà les partis , les cabales
 Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
 Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
 L'un des faveurs de Rome esclave ambitieux ,
 S'adresse au Légat seul , & devant lui déclare
 Qu'il est temps que les Lys rampent sous la
 Thiare ;

Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal ,
 Ce monument (b) affreux du pouvoir monachal ,
 Que l'Espagne a reçu , mais qu'elle-même
 abhorre ,

Qui venge les autels , & qui les déshonore ,
 Qui tout couvert de sang , de flammes entouré ,
 Egorge les mortels avec un fer sacré ;
 Comme si nous vivions dans ces temps déplo-
 rables ,

Où la terre adoroit des Dieux impitoyables ,
 Que des Prêtres menteurs , encor plus inhumains
 Se vantoient d'appaîser par le sang des humains ,
 Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie ,
 A l'Espagnol qu'il hait , veut vendre sa Patrie.

Mais un parti puissant d'une commune voix ,
 Plaçoit déjà Mayenne au trône de nos Rois ,

Ce rang manquoit encor à sa vaste naissance ;
Et de ces vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.
Soudain Potier (c) se leve , & demande
audience ;

La rigide vertu faisoit son éloquence.
Dans ce temps malheureux par le crime infecté ,
Potier fut toujours juste , & pourtant respecté ,
Souvent on l'avoit vu , par sa mâle constance ,
De leurs emportemens réprimer la licence ,
Et conservant sur eux sa vieille autorité ,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix , on murmure , on s'empresse ,
On l'entoure , on l'écoute , & le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots ,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelors ,
On n'entend que le bruit de la proue écumante ,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
Tel paroissoit Potier dictant ses justes loix ,
Et la confusion se faisoit à sa voix.

« Vous destinez , dit-il , Mayenne au rang
suprême :

Je conçois votre erreur , je l'excuse moi-
même.

Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop
chérir ,

Et je le choisirois si je pouvois choisir.

Mais nous avons nos loix , & ce Héros insigne ,
S'il prétend à l'Empire , en est dès-lors indigne
Comme il disoit ces mots , Mayenne entre
soudain ,

Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.

Potier le voit entrer sans changer de visage :

« Oui , Prince , poursuit-il d'un ton plein de courage ,

» Je vous estime assez pour oser contre vous ,

» Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.

» En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.

» La France a des Bourbons , & Dieu vous a fait naître

» Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper ,

» Pour soutenir leur trône , & non pour l'usurper

» Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre ;

» Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre ;

» S'il mourut par un crime , un crime l'a vengé

» Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :

» Périsset avec Valois votre juste colere ;

» Bourbon n'a point versé le sang de votre frere

» Le Ciel , ce juste Ciel , qui vous chérit tous deux ,

» Pour vous rendre ennemis , vous fit trop vengeurs ,

» Mais j'entends le murmure , & la clameur publique.

» J'entends ces noms affreux de relaps , d'hérétiques :

» Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés ,

» Qui le fer à la main.... Malheureux , arrêtez :

» Quelle loi , quel exemple , ou plutôt quelle rage

» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?

» Le fils de Saint-Louis , parjure à ses sermens ,

» Vient-

Vient-il de nos autels briser les fondemens ?

Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire;

Il aime, il suit les loix dont vous bravez
l'empire.

Il fait dans toute secte honorer les vertus,

Respecter votre culte, & même vos abus.

Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que
nous sommes,

Le soin que vous prenez de condamner les
hommes.

Comme un Roi, comme un pere, il vient
vous gouverner :

Et plus Chrétien que vous, il vient vous
pardonner.

Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il
l'être ?

Quel droit vous a rendus Juges de votre maître ?

Infidèles Pasteurs, indignes Citoyens !

Que vous ressemblez mal à ces premiers
Chrétiens,

Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de
plâtre,

Marchoient sans murmurer sous un Maître
idolâtre,

Expiroient sans se plaindre, & sur les écha-
fauds,

Sanglans, percés de coups, bénissoient leurs
bourreaux !

Eux seuls étoient Chrétiens, je n'en connois
point d'autres.

Ils mouroient pour leurs Rois, vous massacrez
les vôtres.

Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,

» S'il aime à se venger , barbares , c'est de vous ,
A ce hardi discours aucun n'osoit répondre ;
Par des traits trop puissans ils se sentoient con-
fondre :

Ils repoussioient en vain , de leur cœur irrité ,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitoient leurs pensées ,
Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élançées
Font par-tout retentir , avec un bruit confus ,
Aux armes , Citoyens , ou nous sommes perdus ,

Les nuages épais que formoit la poussière ,
Du soleil dans les champs déroboient la lumière.
Des tambours , des clairons le son rempli
d'horreur ,

De la mort qui les suit étoit l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés sur la terre ,
Précédés par les vents , & suivis du tonnerre ,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs
Les orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit du grand Henri la redoutable armée ,
Qui lasse du repos , & de sang affamée ,
Faisoit entendre au loin ses formidables cris ,
Remplissoit la campagne & marchoit vers Paris.

Bourbon n'employoit point ces momens
salutaires ,

A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires
A parer son tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans
Ses mains ne chargeoient point ces rives désolées
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées ,
Par qui malgré l'injure & des temps & du sort ,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il vouloit à Valois , dans la demeure sombre ,

Envoyer des tributs plus dignes de son ombre ,
Punir ses assassins , vaincre ses ennemis ,
Et rendre heureux son peuple , après l'avoir
soulagé.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des Etats consternés le Conseil se sépare :
Mayenne au même instant court au haut des
remparts ,

Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque , & tout pour la
défense.

Paris n'étoit point tel en ces temps orageux ,
Qu'il paroît en nos jours aux François trop
heureux.

Cent forts qu'avoient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermoient son
enceinte.

Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si
grands ,

Que la main de la paix tient ouverts en tout
temps ,

D'une immense Cité superbes avenues ,
Où nos Palais dorés se perdent dans les nues ,
Etoient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.

Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche , & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts ,
Des mains des assiégeans & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans , leurs tours & leurs
ouvrages ,

S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :

On voit les bataillons rompus & renversés ,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres
dispersés.

Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art , au milieu des combats ,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas ,
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage ,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage .
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux .

On entendoit gronder ces (*d*) bombes effroyables ,
Des troubles de la Flandre enfans abominables ,
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise , & la mort en sort avec furie .

Avec plus d'art encor , & plus de barbarie ,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer ,
Sous un chemin trompeur , où volant au carnage ,
Le soldat valeureux se fie à son courage ,
On voit en un instant des abîmes ouverts ,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs ,
Des bataillons entiers , par ce nouveau tonnerre
Emportés , déchirés , engloutis sous la terre .
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir :
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir .
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas , la foudre est sur
leurs rêtes :

Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle , & marchent sans effroi ,
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide ,

S'avance d'un pas grave , & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur ,
Sourd au bruit des canons , calme au sein de
l'horreur ,

D'un œil ferme & stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel , affreux , mais nécessaire.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats , plaint son Maître &
le fuit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible ,
Qu'un glacis teint de sang rendoit inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines , de morts :
Sur ces morts entassés ils marchent , ils s'a-
vançant :

D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant , couvert d'un bouclier ,
Henri vole à leur tête , & monte le premier.
Il monte : il a déjà , de ses mains triomphantes ,
Arboré de ses Lys les enseignes flottantes.

Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi :
Ils sembloient respecter leur vainqueur & leur
Roi.

Ils cédoient : mais Mayenne à l'instant les
ranime ,

Il leur montre l'exemple , il les rappelle au crime ,
Leurs bataillons ferrés pressent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'osoient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur ,
Combattant de plus près , porte un trépas plus
sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la
terre :

Un farouche silence , enfant de la fureur ,
A ces bruyans éclats succede avec horreur.
D'un bras déterminé , d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit , on reprend , par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang , théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des Lys l'étendard de Lorraine,
Les assiégeans surpris sont par tout renversés ,
Cent fois victorieux , & cent fois terrassés ;
Pareils à l'Océan poussé par les orages ,
Qui couvre à chaque instant , & qui fuit ses
rivages.

Jamais le Roi , jamais son illustre rival ,
N'avoient été si grands qu'en cet assaut fatal :
Chacun d'eux , au milieu du sang & du carnage ,
Maître de son esprit , maître de son courage ,
Dispose , ordonne , agit , voit tout en même
temps ,
Et conduit d'un coup - d'œil ces affreux mou-
vemens.

Cependant des Anglois la formidable élite ,
Par le vaillant Effex à cet assaut conduite ,
Marchoit sous nos drapeaux pour la première
fois ,
Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur Patrie ,
Orgueilleux de combattre & de donner leur vie
Sur ces mêmes remparts , & dans ces mêmes
lieux

Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
 Effex monte à la brèche où combattoit d'Au-
 male ;
 Tous deux jeunes , brillans , pleins d'une ardeur
 égale ,
 Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-
 Dieux.
 Leurs amis tout sanglans sont en foule autour
 d'eux.
 François , Anglois , Lorrains , que la fureur
 assemble ,
 Avancoient , combattoient , frapportoient , mou-
 roient ensemble.
 Ange , qui conduisiez leur fureur & leur bras ,
 Ange exterminateur , ame de ces combats ,
 De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle ?
 Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle ?
 Long-temps Bourbon , Mayenne , Effex & son
 rival ,
 Assiégeans , assiégés , font un carnage égal.
 Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
 Enfin Bourbon l'emporte , il se fait un passage ;
 Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus ,
 Ils quittent les remparts , ils tombent éperdus.
 Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées ,
 Menacer des vallons les Nymphes consternées ,
 Les digues qu'on oppose à ses flots orageux ,
 Soutiennent quelque temps son choc impétueux :
 Mais bientôt renversant sa barrière impuissante ,
 Il porte au loin le bruit , la mort , & l'épouvante ;
 Déracine en passant ces chênes orgueilleux ,
 Qui bravoient les hivers , & qui touchoient les
 Cieux ;

Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes :

Tel Bourbon descendoit à pas précipités
Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés :
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.

Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes.
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux , les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.

Du soldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer , aux flammes , au pillage.
Henri ne les voit point , son vol impétueux
Poursuivoit l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme , & sa valeur l'emporte ;
Il franchit les fauxbourgs , il s'avance à la porte :
Compagnons , apportez & le fer & les feux ,
Venez , volez , montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parloit ainsi , du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux , maître des élémens ,
Descendoit vers Bourbon sur les ailes des vents,
De la Divinité les vives étincelles
Étaloient sur son front des beautés immortelles ;
Ses yeux sembloient remplis de tendresse &
d'horreur :

Arrête , cria-t-il , trop malheureux vainqueur !
Tu vas abandonner aux flammes , au pillage ,
De cent Rois , tes aïeux , l'immortel héritage ,

Ravager ton pays , mes temples , tes trésors ,
Egorger tes sujets , & régner sur des morts.
Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante , il embrasse la terre ,
Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammoit dans son cœur ,
Semblable à l'Océan qui s'apaise & qui gronde :
O fatal habitant de l'invisible monde !
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'hor-
reur ?

Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je suis cet heureux Roi que la France révere ,
Le pere des Bourbons , ton protecteur , ton pere :
Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi :
Ce Louis qui te plaint , qui t'admire & qui t'aime :
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même :
Dans Paris , ô mon fils , tu rentreras vainqueur ,
Pour prix de ta clémence & non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit , & c'est Dieu qui
m'envoie.

Le Héros à ces mots verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
Il s'écrie , il soupire , il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ,
Trois fois son pere échappe à ses embrassemens ,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faite cependant de ce mur formidable ,
Tous les Ligueurs armés , tout un peuple innom-
brable ,
Etrangers & François , Chefs , Citoyens , Soldats ,
Ont pleuvoir sur le Roi le fer & le trépas.

118 LA HENRIADE. CHANT VI.

La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le pere des Bourbons venoit le dégager.
Il contemploit Paris d'un œil triste & tranquille:
François, s'écria-t-il, & toi fatale ville,
Citoyen malheureux, peuple foible & sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi?
Alors, ainsi que l'astre, autour de la lumiere,
Après avoir rempli sa brûlante carriere,
Au bord de l'horison brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paroît fuir loin de nous.
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le cœur plein du saint Roi, plein du Dieu qui
l'inspire.

Il marche vers Vincennes, où Louis autrefois
Au pied d'un chêne assis dicta ses justes loix.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne (e) tu n'es plus qu'un donjon détestable
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faite du pouvoir
Ces Ministres, ces Grands, qui tonnent sur nos
têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour.
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour
Bientôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avoit vu l'œil du jour.

Fin du sixieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(a) **C**OMME on a plus d'égard dans un poème épique à l'ordonnance du dessein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort d'Henri III, les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

(b) **L'INQUISITION**, que les Ducs de Guise voulurent établir en France.

(c) **Potier de Blanc-Ménil**, Président du Parlement, dont il est question dans le quatrième & cinquième Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. (*Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il, mais je ne puis vous regarder comme mon maître*).

(d) C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II, qu'un Ingénieur Italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos Arts sont dus aux Italiens.

(e) On fait combien d'illustres prisonniers

d'Etat, les Cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travailloit à la Henriade, le Secrétaire d'Etat *le Blanc* étoit prisonnier dans ce Château, & il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

LA
HENRIADE.

CHANT VII.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS transporte Henri IV en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le Palais des Destins, sa Postérité, & les Grands-hommes que la France doit produire.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence ;
L'un est le doux Sommeil, & l'autre est l'Espérance :
L'un, quand l'homme accablé sent de son foible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux soutenir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure :

L'autre anime nos cœurs , enflamme nos desirs ,
Et même en nous trompant donne de vrais
plaisirs :

Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie ,
Elle n'inspire point une infidelle joie ;
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui ;
Elle est inébranlable , & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle ;
Approchez vers mon fils , venez , couple fidele.
Le Sommeil l'entendit de ces antres secrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence ;
Les Songes fortunés , enfans de l'Espérance ,
Voltigent vers le Prince , & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant son diadème ,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même :
Regne , dit-il , triomphe , & sois en tout mon
fils ;

Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis :
Mais le trône , ô Bourbon , ne doit point te
suffire ;

Des présens de Louis le moindre est son Empire.
C'est peu d'être un Héros , un Conquérant , un
Roi ,

Si le Ciel ne t'éclaire , il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien
stérile ,

Des humaines vertus récompense fragile ,
Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit ,
Que le trouble accompagne , & que la mort
détruit.

Je vais te découvrir un plus durable Empire ,

our te récompenser, bien moins que pour
t'instruire.

Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins:
Vole au sein de Dieu même, & remplis tes
destins.

L'un & l'autre à ces mots dans un char de
lumière,

Des Cieux en un moment traversent la carrière.

Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs

Courir d'un pôle à l'autre, & diviser les airs :

Et telle s'éleva cette nue embrasée,

Qui déroband aux yeux le maître d'Elisée,

Dans un céleste char de flamme environné,

L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs
distances,

Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,

Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.

De lui partent sans fin des torrens de lumière,

Il donne en se montrant la vie à la matière,

Et dispense les jours, les saisons & les ans,

A des mondes divers autour de lui flottans,

Ces astres asservis à la loi qui les presse,

S'attirent dans leur course (a), & s'évirent sans
cesse ;

Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,

Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.

Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace,

Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,

Sont des Soleils sans nombre, & des mondes
sans fin,

Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin,

Par de-là tous ces Cieux le Dieu des Cieux
réside.

C'est-là que le Héros suit son céleste guide :
C'est-là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui remplissent les corps & peuplent l'Univers,
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore ;
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces portraits insensés , que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

La mort auprès de lui , fille affreuse du temps,
De ce triste Univers conduit les habitans.
Elle amene à la fois les Bonzes & les Brach-
manes ,

Du grand Confucius les disciples profanes ,
Des antiques Persans les secrets successeurs ,
De Zoroastre (b) encore aveugles sectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées ,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées.
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts ,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné , d'une vue inquiète ,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète,
Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens ,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.

Eclairés à l'instant , ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois , entend , & connoît tout,

D'un coup-d'œil les punit, d'un coup-d'œil les
absout.

Henri n'approcha point vers le Trône invisible
D'où part à chaque instant ce jugement terrible ;
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels ,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux
mortels.

Quelle est , disoit Henri , s'interrogeant lui-
même ,

Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
Pourroit-il les juger tel qu'un injuste maître ,
Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu
connoître ?

Non , Dieu nous a créés , Dieu nous veut sauver
tous ;

Par-tout il nous instruit , par-tout il parle à
nous ;

Il grave en tous les cœurs la Loi de la Nature.
Seule à jamais la même , & seule toujours pure.
Sur cette Loi, sans doute , il juge les Païens ;
Et si leur cœur fut juste , ils ont été Chrétiens.
Tandis que du Héros la raison confondue ,
Portoit sur ce mystère une indiscrete vue ,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit ;
Le Ciel s'en ébranla , l'Univers en fremit ;
Les accens ressembloient à ceux de ce tonnerre ,
Quand du mont Sinaï Dieu parloit à la Terre.
Le cœur des immortels se tut pour l'écouter ;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
Ta foible raison garde-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer & non pour le comprendre ;

*Invisible à tes yeux , qu'il regne dans ton cœur ;
 Il confond l'injustice , il pardonne à l'erreur ;
 Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
 Mortel , ouvre les yeux , quand son Soleil t'éclaire.*
 Henri dans ce moment d'un vol précipité
 Et par un tourbillon dans l'espace emporté ,
 Vers un séjour informe , aride , affreux , sauvage,
 De l'antique Chaos abominable image ,
 Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans ,
 Chefs-d'œuvres du Très-Haut , comme lui bien
 faisant.

Sur cette terre horrible & des Anges haïe ,
 Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
 La mort , l'affreuse mort , & la confusion
 Y semblent établir leur domination.

Quelles clameurs , ô Dieu ! quels cris épou-
 vantables !

Quels torrens de fumée ! & quels feux effroya-
 bles !

Quels monstres , dit Bourbon , volent dans ces
 climats ?

Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous
 mes pas !

O mon fils , vous voyez les portes de l'abyme
 Creusé par la Justice , habité par le crime.

Suivez-moi , les chemins en sont toujours ouverts.
 Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers (c).

Là gît la sombre Envie , à l'œil timide &
 louche ,

Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche,
 Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
 Triste amante des morts , elle hait les vivans.
 Elle apperçoit Henri , se détourne & soupire.

Après d'elle est l'Orgueil, qui se plaît & s'admire,
Foiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyrann qui cède au crime, & détruit les vertus;
Ambition sanglante, inquiète, égarée,
Trônes, de Tombeaux, d'esclaves entourée;
Tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
Le Ciel est dans ses yeux; l'Enfer est dans
son cœur);

Le faux Zèle étalant ses barbares maximes,
L'Intérêt enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces Tyrans effrénés,
L'aspect de Henri paroissent consternés;
Ils ne l'ont jamais vu! jamais leur troupe impie
S'approcha de son ame à la vertu nourrie:
Quel mortel, disoient-ils, par ce juste conduit,
Ose nous persécuter dans l'éternelle nuit?
Le Héros au milieu de ces esprits immondes,
Avançoit à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidoit ses pas; Ciel! qu'est-ce que je voi?
L'assassin de Valois! Ce monstre devant moi!
Son père, il tient encor ce couteau parricide,
Où le Conseil des Seize arma sa main perfide;
Pendant que dans Paris tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints Autels:
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue (d),
Ici dans les tourmens l'Enfer les défavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus sévères loix
Poursuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie:
Plus ils étoient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont
permis.

La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères ;
 Ce faste , ces plaisirs , ces flatteurs mercénaires ,
 De qui la complaisance avec dextérité ,
 A leurs yeux éblouis cachoit la vérité.
 La vérité terrible ici fait leurs supplices ;
 Elle est devant leurs yeux , elle éclaire leurs vices.

Voyez comme à sa voix tremblent ces Conquérans ,
 Héros aux yeux du peuple , aux yeux de Dieux Tyrans ;

Fléaux du monde entier , que leur fureur embrase ,
 La foudre qu'ils portoient , à leur tour les écrase.
 Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans ,
 Sur un Trône avili fantômes impuissans.

Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres ;
 Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres ,
 Qui des mœurs & des loix avarés corrupteurs ,
 De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs ,
 Qui mirent les premiers à d'indignes encheres ,
 L'ineestimable prix des vertus de nos peres.
 Êtes-vous en ces lieux , foibles & tendres cœurs ,
 Qui livrés aux plaisirs , & couchés sur les fleurs ,
 Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
 Vos inutiles jours filés par la mollesse ;
 Avec les scélérats seriez-vous confondus ,
 Vous , mortels bienfaisans : vous , amis des vertus ,

Qui par un seul moment de doute ou de foiblesse ,
 Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
 Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
 Ah ! s'il est vrai , dit-il , qu'en ce séjour
 d'horreurs

La race des humains soit en foule engloutie,
 Les jours passagers d'une si triste vie
 D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
 Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
 Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mere,
 Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévere,
 L'homme, hélas ! trop libre, avoit daigné ravir
 Le pouvoir malheureux de lui désobéir !
 Je crois point, dit Louis, que ces tristes
 Victimes
 Souffrent des châtimens qui surpassent leurs
 Crimes,
 Si que ce juste Dieu, Créateur des humains,
 Ne plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
 Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
 Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
 Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans,
 Mais ici c'est un pere, il punit ses enfans ;
 Il adoucit les traits de sa main vengereffe ;
 Il ne fait point punir des momens de foiblesse,
 Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
 Par des tourmens affreux, éternels comme lui (e).
 Il dit, & dans l'instant l'un & l'autre s'avance
 Vers les lieux fortunés qu'habite l'Innocence.
 Ce n'est plus des Enfers l'affreuse obscurité,
 C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
 Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vue
 Sent couler dans son ame une joie inconnue ;
 Les soins, les passions n'y troublent point les
 Cœurs.

La volupté tranquille y répand ses douceurs.
 Amour, en ces climats tout ressent ton empire :
 Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;

C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
 Ce pur enfant des Cieux sur la terre ignoré.
 De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent
 Ils désirent sans cesse, & sans cesse ils jouissent,
 Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
 Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
 Là régneront les bons Rois qu'ont produit tous
 les âges ;

Là sont les vrais Héros : là vivent les vrais
 sages ;

Là sur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
 Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lys,
 Les plus grands ennemis, les plus fiers adver-
 saires ,

Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des
 freres.

Le sage Louis (f) douzé, au milieu de ces Rois
 S'éleve comme un cedre, & leur donne des loix.
 Ce Roi, qu'à nos aïeux donna le Ciel propice,
 Sur son trône avec lui fit asseoir la justice ;
 Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
 Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
 D'Amboise (g) est à ses pieds, ce Ministre
 fidele ,

Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle ;
 Tendre ami de son maître, & qui dans ce haut
 rang

Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
 O jour ! ô mœurs ! ô temps d'éternelle mé-
 moire !

Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire ;
 De ses aimables loix chacun goûtoit les fruits.

Revenez, heureux temps, sous un autre Louis.

C H A N T V I I . 131

Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur
vie ,

Qu'enflamma leur devoir , & non pas leur furie ;
La Trimouille (*h*) , Clifton , Montmorency ,
de Foix ,

Guesclin (*i*) , le destructeur & le vengeur
des Rois ,

Le vertueux Bayard (*k*) , & vous brave Ama-
zone (*l*) ,

La honte des Anglois , & le soutien du trône.

Ces Héros , dit Louis , que tu vois dans les
Cieux ,

Comme toi de la terre ont ébloui les yeux :

La vertu , comme toi , mon' fils , leur étoit
chère :

Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur mere :

Leur cœur simple & docile aimoit la vérité :

Leur culte étoit le mien , pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il disoit ces mots d'une voix gémissante ,

Le Palais des Destins devant lui se présente :

Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts ,

Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le Temps , d'un aile prompte , & d'un vol
insensible ,

Fuit , & revient sans cesse à ce palais terrible ;

Et de-là sur la terre il verse à pleines mains

Et les biens & les maux , destinés aux humains.

Sur un autel de fer un livre inexplicable

Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.

La main de l'Eternel y marqua nos desirs ,

Et nos chagrins cruels , & nos foibles plaisirs.

On voit la Liberté , cette esclave si fiere ,

Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere.

Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu fait l'affujettir sans la tyranniser :

A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
Et souvent aux Destins pense donner des loix.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la
grace

Fait sentir aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait
vainqueur

Doit partir, doit brûler, doit embraser ton
cœur.

Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le
maître.

Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heu-
reux temps,

Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !

Que tu dois éprouver de foiblesses honteuses !

Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !

Retranches, ô mon Dieu, [des jours de ce] grand
Roi,

Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'em-
presse ?

Elle entre à tout moment, & s'écoule sans cesse.

Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,

Les portraits des humains qui doivent naître un
jour :

Des siècles à venir ces vivantes images,

Rassemblent tous les lieux, devancent tous les
âges,

Tous

Tous les jours des humains comptés avant les
temps ,

Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.

Le Destin marque ici l'instant de leur naissance ,

L'abaissement des uns , des autres la puissance ,

Les divers changemens attachés à leur sort ,

Leurs vices , leurs vertus , leur fortune , & leur
mort.

Approchons-nous : le Ciel te permet de con-
noître

Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.

Le premier qui paroît c'est ton auguste fils ,

Il soutiendra long-temps la gloire de nos Lys ,

Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère ,

Mais il n'égalerà ni son fils ni son pere.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs de
Lys ,

Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.

Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à
la chaîne ,

Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine ,

Tous deux sont entourés de gardes , de foldars ;

Il les prend pour des Rois..... Vous ne vous
trompez pas ,

Ils le font , dit Louis , sans en avoir le titre ;

Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est
l'arbitre.

Richelieu , Mazarin , Ministres immortels ,

Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels ,

Enfans de la fortune & de la politique ,

Marcheront à grands pas au pouvoir despotique

Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ,

Mazarin , souple , adroit , & dangereux ami ;

H

L'un (*m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
 L'autre aux flots irrités opposant son courage,
 Des Princes de mon sang ennemis déclarés ;
 Tous deux haïs du Peuple, & tous deux admirés ;
 Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie
 Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes
 desseins,

Toi dans le second rang le premier des humains,
 Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse Abon-
 dance,

Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
 Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager (*n*),
 En le rendant heureux tu sauras t'en venger :
 Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
 Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur
 blasphème.

Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
 Est aux pieds de ce Roi (*o*) qui les fait trembler
 tous !

Quels honneurs, quels respects ! jamais Roi
 dans la France,

N'accoutuma son Peuple à tant d'obéissance,
 Je le vois comme vous par la gloire animé,
 Mieux obéi, plus craint, peut être moins aimé ;
 Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
 Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses
 traverses,

De vingt Peuples ligués bravant seul tout l'effort,
 Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort.
 Siècle heureux de Louis, siècle que la Nature
 De ses plus beaux présens doit combler sans
 mesure,

C'est toi qui dans la France amenes les beaux-arts ;
 Sur toi tout l'avenir va porter ses regards,
 Les Muses à jamais y fixent leur empire ,
 La toile est animée , & le marbre respire.
 Quels sages (p) rassemblés dans ces augustes
 lieux ,

Mesurent l'Univers , & lisent dans les Cieux ;
 Et dans la nuit obscure apportant la lumiere ,
 Sondent les profondeurs de la Nature entière :
 L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit ,
 Et vers la Vérité le doute les conduit.
 Et toi , fille du Ciel , toi puissante Harmonie ,
 Art charmant qui polis la Grece & l'Italie ;
 L'entends de tous côtés ton langage enchanteur ,
 Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
 François , vous savez vaincre , & chanter vos
 conquêtes :

Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos
 têtes :

Un Peuple de Héros va naître en ces climats ;
 Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
 A travers mille feux je vois Condé (q) paroître ;
 Tour-à-tour la terreur & l'appui de son maître ,
 Turenne de Condé le généreux rival ,
 Moins brillant , mais plus sage , & du moins son
 égal ,

Catinat (r) réunir , par un rare assemblage ,
 Les talens du guerrier & les vertus du sage.
 Vauban (s) sur un rempart , un compas à la main ,
 Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
 Malheureux à la Cour , invincible à la guerre ,
 Luxembourg (t) fait trembler l'Empire & l'An-
 gleterre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars (u),
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
 Arbitre de la paix que la victoire amène,
 Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugene.
 Quel est ce jeune Prince (x), en qui la majesté
 Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
 D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
 Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !

La mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
 Il tombe aux pieds du trône , étant près d'y
 monter.

O mon fils ! des François vous voyez le plus
 juste ;

Les Cieux le formeront de votre sang auguste.

Grand Dieu ! ne faites - vous que montrer aux
 humains

Cette fleur passagère , ouvrage de vos mains ?
 Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
 La France sous son regne eût été trop heureuse ;
 Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
 Mon fils , il eût compté ses jours par ses bienfaits,
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
 O combien les François vont répandre de larmes,
 Quand sous la même tombe ils verront réunis
 Et l'époux & la femme , & la mere & le fils.

Un foible rejetton (y) sort entre les ruines
 De cet arbre fécond coupé dans les racines.
 Les enfans de Louis descendus au tombeau ,
 Ont laissé dans la France un Monarque au berceau,
 De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance.
 O toi , prudent Fleury , veille sur son enfance ,
 Conduis ses premiers pas , cultive sous tes yeux

Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il est, instruis-le à se con-
noître :

Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est
maître ;

Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux :
Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que
pour eux.

France, reprends sous lui ta majesté première ;
Perce la triste nuit qui couvroit ta lumière :

Que les Arts, qui déjà vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.

L'Océan se demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottoient sur ses ondes :

Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,

Le commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.

Maintiens l'ordre & la paix, sans chercher la
victoire.

Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire ;

Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur

Un Héros (r), que de loin poursuit la calomnie,

Facile & non pas foible, ardent, plein de génie,

Trop ami des plaisirs, & trop de nouveautés,

Remuant l'Univers du sein des voluptés.

Par des ressorts nouveaux sa politique habile

Tient l'Europe en suspens, divisée, & tranquille.

Les Arts sont éclairés par ses yeux vigilans.

Né pour tous les emplois, il a tous les talens,

Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen ;

d'un Maître ;

Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à
l'être.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars (u),
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
 Arbitre de la paix que la victoire amène,
 Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène.
 Quel est ce jeune Prince (x), en qui la majesté
 Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
 D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
 Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !

La mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
 Il tombe aux pieds du trône , étant près d'y
 monter.

O mon fils ! des François vous voyez le plus
 juste ;

Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
 Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux
 humains

Cette fleur passagère , ouvrage de vos mains ?
 Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
 La France sous son regne eût été trop heureuse ;
 Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
 Mon fils , il eût compté ses jours par ses bienfaits,
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
 O combien les François vont répandre de larmes,
 Quand sous la même tombe ils verront réunis
 Et l'époux & la femme , & la mère & le fils.

Un foible rejeton (y) sort entre les ruines
 De cet arbre fécond coupé dans les racines.
 Les enfans de Louis descendus au tombeau ,
 Ont laissé dans la France un Monarque au berceau,
 De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance.
 O toi , prudent Fleury , veille sur son enfance,
 Conduis ses premiers pas , cultive sous tes yeux

Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il est, instruis-le à se con-
noître :

Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est
maître ;

Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux :
Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que
pour eux.

France, reprends sous lui ta majesté première ;
Perce la triste nuit qui couvroit ta lumière :

Que les Arts, qui déjà vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.

L'Océan se demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottoient sur ses ondes :

Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,

Le commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.

Maintiens l'ordre & la paix, sans chercher la
victoire.

Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire ;

Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur

Un Héros (3), que de loin poursuit la calomnie,

Facile & non pas foible, ardent, plein de génie,

Trop ami des plaisirs, & trop de nouveautés,

Remuant l'Univers du sein des voluptés.

Par des ressorts nouveaux sa politique habile

Tient l'Europe en suspens, divisée, & tranquille.

Les Arts sont éclairés par ses yeux vigilans.

Né pour tous les emplois, il a tous les talens,

Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen ;

d'un Maître ;

Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à
l'être.

Alors dans un orage , au milieu des éclairs,
 L'étendard de la France apparut dans les airs ;
 Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
 De l'aigle des Germains brisoit la tête altière.
 O mon pere ! quel est ce spectacle nouveau ?
 Tout change , dit Louis , & tout a son tombeau.
 Adorons du Très-Haut la sagesse cachée ,
 Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
 L'Espagne à nos genoux vient demander des

Rois :

C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.
 Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
 A la douce surprise , aux transports de sa joie.
 Modérez , dit Louis , ce premier mouvement ;
 Craignez encor , craignez ce grand événement.
 Oui , du sein de Paris Madrid reçoit un maître :
 Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
 O Rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes

Fils !

France , Espagne , à jamais puissiez-vous être unis !
 Jusqu'à quand voulez - vous , malheureux poli-
 tiques (a) ,

Allumer les flambeaux des discordes publiques ?
 Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
 Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
 Du Temple des Destins les portes se fermerent ,
 Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipserent.

L'Aurore cependant , au visage vermeil ,
 Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil :
 La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres ;
 Les songes voltigeans fuyoient avec les ombres.
 Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
 Une force nouvelle , une divine ardeur ;

LA HENRIADE. CHANT VII. 139

Ses regards inspiroient le respect & la crainte :
Dieu remplissoit son front de sa Majesté sainte.
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le Mont Sina consulté l'Eternel ,
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

Fin du septieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(a) QUE l'on admette, ou non, l'attraction de M. Newton, toujours demeure-t-il certain, que les globes célestes s'approchant & s'éloignant tour-à-tour, paroissent s'attirer & s'éviter.

(b) En Perse les Guèbres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre, & qui paroît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil, comme à une image du Créateur.

(c) Les Théologiens n'ont pas décidé, comme un article de foi, que l'Enfer fût au centre de la Terre, ainsi qu'il étoit dans la Théologie Païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

(d) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome, dans la chaire où l'on auroit dû prononcer l'oraison funebre d'Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'Eucharistie. Le Cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, sous la minorité de Louis XIV, il vit un Bourgeois portant un hausse-col, sur

lequel étoit gravé ce moine, avec ces mots :
SAINT JACQUES CLÉMENT.

(e) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettoient un, & on le trouve expressément dans Virgile.

(f) LOUIS XII est le seul Roi qui ait eu le surnom de Pere du Peuple.

(g) Sur ces entrefaites mourut GEORGE D'AMBOISE, qui fut justement aimé de la France & de son Maître, parce qu'il les aimoit tous deux également. (MÉZERAI, *grande histoire*.)

(h) Parmi plusieurs grands hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUY DE LA TRIMOUILLE, surnommé LE VAILLANT, qui portoit l'oriflamme, & qui refusa l'épée de Connétable sous Charles VI.

CLISSON (le Connétable de), sous Charles VI.

MONTMORENCY. Il faudroit un volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette Maison.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avoit gagnée.

(i) GUESCLIN (le Connétable du Guesclin). Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transmare sur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

(k) BAYARD (Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche). Il arma

142 NOTES DE L'ÉDITEUR.

François I Chevalier à la bataille de Marignan, il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

(1) JEANNE D'ARC (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans), servante d'hôtellerie, née au village de Domremi sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, & une hardiesse au dessus de son sexe, fut employée par le Comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiègne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un Tribunal Ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglois, qui auroient dû honorer son courage.

(m) Le Cardinal Mazarin fut obligé de sortir du Royaume en 1651, malgré la Reine Régente qu'il gouvernoit; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours, malgré ses ennemis, & même malgré le Roi qui étoit dégoûté de lui.

(n) Le Peuple, ce monstre féroce & aveugle détestoit le grand Colbert, au point qu'il vouloit déterrer son corps; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire jamais chère & respectable,

(o) Louis XIV.

(p) L'ACADÉMIE DES SCIENCES, dont les Mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

(q) LOUIS DE BOURBON, appelé communément le Grand Condé, & HENRI Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur temps: tous deux ont remporté de grandes victoires, & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé sembloit, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que M. de Turenne remporta des

avantages sur le Grand Condé à Gien, à Étampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes, cependant on n'ose point décider quel étoit le plus grand homme.

(r) Le Maréchal de CATINAT, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marfaille, & obéit ensuite sans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyoit des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté, ni diminué son bien, & n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

(s) Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633, le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle maniere, 300 places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 13 sièges, & s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé 12 volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il étoit de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa Patrie.

(t) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de MONSIEUR, frere de Louis XIV, & remporta en Chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde; conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Bastille, & reçut mille dégoûts des Ministres.

(u) On s'étoit proposé de ne parler dans ce Poème d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette regle qu'en faveur du Maréchal Duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue , & celle du premier Hochstet. Il est à remarquer, qu'il occupa dans cette bataille le même terrain où se posta depuis le Duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du second Hochstet, si fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis, ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin, en 1712, lorsque les ennemis menaçoient de venir à Paris, & qu'on délibéroit si Louis XIV quitteroit Versailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugene à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchiennes*, fit lever le siège de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quesnoy*, *Bouchain*, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à *Rastat* au nom du Roi, avec le même Prince Eugene, Plénipotentiaire de l'Empereur.

(x) Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

(y) Ce Poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

(z) Vrai portrait de Philippe, Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

(aa) Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France & la branche de l'Espagne sembloient désunies.

L A

HENRIADE.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

LE Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & Clémence de Henri le Grand.

DES Etats dans Paris la confuse assemblée
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un
Roi.

Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé, par leurs décrets honneux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenoit pas d'eux.
Ce (a) Lieutenant sans Chef, ce Roi sans
diadème,
Toujours dans son parti garde un pouvoir
suprême.

Un peuple obéissant , dont il se dit l'appui ,
 Lui promet de combattre , & de mourir pour lui.
 Plein d'un nouvel espoir , au Conseil il appelle
 Tous ces Chefs orgueilleux , vengeurs de sa
 querelle ;

Les Lorrains (*b*) , les Nemours , la Châtre ,
 Canillac ,

Et l'inconstant Joyeuse (*c*) , & Saint-Paul ,
 & Briffac :

Ils viennent : la fierté , la vengeance , la rage ,
 Le désespoir , l'orgueil , sont peints sur leur
 visage.

Quelques-uns en tremblant sembloient porter
 leurs pas ,

Affoiblis par leur sang versé dans les combats ;
 Mais ces mêmes combats , leur sang & leurs
 blessures ,

Les excitoient encor à venger leurs injures.

Tout auprès de Mayenne ils viennent se ranger.

Tous le fer dans les mains , jurent de le venger.

Telle au haut de l'Olympe , aux champs de
 Theffalie ,

Des enfans de la terre on peint la troupe impie ,
 Entassant des rochers , & menaçant les Cieux ,
 Ivre du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue ,
 Sur un char lumineux se présente à leur vue :

Courage , leur dit-elle , on vient vous secourir ,
 C'est maintenant , François , qu'il faut vaincre
 ou mourir.

D'Aumale le premier se leve à ces paroles ;

Il court , il voit de loin les lances Espagnoles :

Le voilà , cria-t-il , le voilà ce secours

Demandé si long-temps , & différé toujours :
 Amis , enfin l'Autriche a secouru la France.
 Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
 Le secours paroissoit vers ces lieux révéés ,
 Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacré.
 Ce formidable amas d'armes étincelantes ,
 Cet or , ce fer brillant , ces lances éclatantes ,
 Ces casques , ces harnois , ce pompeux appareil ,
 Désoient dans les champs les rayons du Soleil.
 Tout le Peuple au devant court en foule avec
 joie ;

Ils bénissent le Chef que Madrid leur envoie :
 C'étoit le jeune Egmont (d) , ce guerrier obstiné ,
 Ce fils ambitieux d'un pere infortuné ;
 Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie :
 Son pere qu'aveugla l'amour de la Patrie ,
 Mourut sur l'échafaud , pour soutenir les droits
 Des malheureux Flamands opprimés par leurs
 Rois.

Le fils , courtisan lâche , & guerrier téméraire ,
 Baissa long-temps la main qui fit périr son pere ,
 Servit par politique aux maux de son pays ,
 Persécuta Bruxelles , & secourut Paris.
 Philippe l'envoyoit sur les bords de la Seine ,
 Comme un Dieu tutélaire au secours de Mayenne.
 Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
 Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
 Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.
 Qu'avec plaisir , grand Roi , tu voyois cette
 audace !

Et que tes vœux hâtoient le moment d'un
 combat ,

Où sembloient attachés les destins de l'Etat !

Près des bords de (c) l'Iton & des rives de
l'Eure,

Est un champ fortuné, l'amour de la Nature :
La guerre avoit long-temps respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embellissoient ces
bords.

Au milieu des horreurs des discordes civiles ,
Les Bergers de ces lieux couloient des jours
tranquilles ;

Protégés par le Ciel & par leur pauvreté ,
Ils sembloient des soldats braver l'avidité ,
Et sous leurs toits de chaume , à l'abri des
alarmes ,

N'entendoient point le bruit des tambours &
des armes.

Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ,
La désolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmerent ;
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se
cacherent ;

Et leurs tristes moitiés , compagnes de leurs pas.
Emportent leurs enfans , gémissans dans leurs
bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de
charmes ,

Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la
paix :

Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut ~~finir~~ vos maux , il vous plaint , il vous
aime ,

Et dans ce jour affreux il combat pour vous-
même.

Les momens lui sont chers , il court dans tous les
rangs ,

Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau , du pied frappant la terre ,
Appelle les dangers , & respire la guerre.

On voyoit près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
D'Aumont (*f*) , qui sous cinq Rois avoit porté
les armes ;

Biron (*g*) dont le seul nom répandoit les alarmes ;
Et son fils (*h*) jeune encor , ardent , impétueux ,
Qui depuis..... Mais alors il étoit vertueux.

Sully (*i*) , Nangis , Crillon , ces ennemis du
crime ,

Que la Ligue déteste , & que la Ligue estime ;
Turenne (*k*) , qui depuis , de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance & le nom ;
Puissance malheureuse & trop mal conservée ,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.

Essex avec éclat paroît au milieu d'eux ,
Tel que dans nos jardins un palmier fourcilleux ,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière ,
Paroît s'enorgueillir de sa tige étrangère.

Son casque étinceloit des feux les plus brillans ,
Qu'étoient à l'envi l'or & les diamans ,
Dons chers & précieux , dont sa fière Maîtresse
Honora son courage , ou plutôt sa tendresse.

Ambitieux Essex , vous étiez à la fois ,
L'amour de votre Reine , & le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimouille (*l*) , & Clermont
& Feuquieres ;

Le malheureux de Nesle , & l'heureux Lesdi-
guieres (*m*) :

D'Ailly , pour qui ce jour fut un jour trop fatal ;
Tous ces Héros , en foule attendoient le signal ,
Et rangés près du Roi lisoient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment , inquiet , abattu ,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
Soit que de son parti connoissant l'injustice ,
Il ne crût point le Ciel à ses armes propice ,
Soit que l'ame , en effet , ait des pressentimens ,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce Héros cependant , maître de sa foiblesse ,
Déguisoit ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite , il s'empresse , il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui , plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence ,
Impatient déjà d'exercer sa valeur ,
De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage ,
Au bruit de la trompette animant son courage ,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux ,

Indocile , inquiet , plein d'un feu belliqueux ,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe ,
Impatient du frein , vole & bondit sur l'herbe ;
Tel paroissoit Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux , & brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;
Il croit que son destin commande à la victoire :
Hélas ! il ne fait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance.
Et s'adressant aux siens , qu'enflammoit sa présence ,

« Vous êtes nés François, & je suis votre Roi (n);
 « Voilà nos ennemis , marchez & suivez-moi ;
 « Ne perdez point de vue , au fort de la tempête,
 « Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ,
 « Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.

A ces mots , que ce Roi prononçoit en vainqueur,
 Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
 Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même-temps

On voit des deux partis voler les combattans.
 Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide ,
 Les Aquilons fongueux fondent d'un vol rapide ,
 Soudain les flots émus de deux profondes mers ,
 D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
 La terre au loin gémit , le jour fuir , le Ciel gronde ,

Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
 Déjà de tous côtés porte un double trépas.
 Cette arme que jadis (o), pour dépeupler la terre,
 Dans Bayonne inventa le Démon de la guerre ,
 Rassemble en même temps , digne fruit de l'Enfer,
 Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.
 On se mêle , on combat ; l'adresse , le courage ,
 Le tumulte , les cris , la peur , l'aveugle rage ,
 La honte de céder , l'ardente soif du sang ,
 Le désespoir , la mort , passent de rang en rang.
 L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
 Là , le frere en fuyant meurt de la main d'un frere,

La Nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance & se fait un chemin.
Le grand Mornay (p) le suit, toujours calme &
serein.

Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie :
Tel qu'on feignoit jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre & des Cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;
Ou tel que du vrai Dieu les Ministres terribles,
Ces puissances des Cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'Univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin ;
Aux Chefs des Légions il les porte soudain ;
L'Officier les reçoit ; sa troupe impatiente
Regle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers
corps ;

Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte ;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui
porte :

Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se fouiller du sang des malheureux humains,
De son Roi seulement son ame est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée ;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomptée ,
 Repouffoit de Nemours la troupe épouvantée.
 D'Ailly portoit par-tout la crainte & le trépas ,
 D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats ,
 Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle ,
 Reprend malgré son âge une force nouvelle.
 Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans ,
 C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans ,
 Qui dans cette journée illustre & meurtrière ,
 Commençoit des combats la fatale carrière ;
 D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas ;
 Favori des amours , il sortoit de leurs bras ;
 Honteux de n'être encor fameux que par ses
 charmes ,

Avide de la gloire , il voloit aux alarmes.
 Ce jour sa jeune épouse en accusant le Ciel ,
 En détestant la Ligue , & ce combat mortel ,
 Arma son tendre amant , & d'une main tremblante
 Attacha tristement sa cuirasse pesante ,
 Et couvrit en pleurant d'un casque précieux ,
 Ce front si plein de grâce , & si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière ,
 Parmi des tourbillons de flamme , de poussière ,
 A travers les blessés , les morts & les mourans ,
 De leurs courriers fougueux tous deux pressent
 les flancs ,

Tous deux sur l'herbe unie & de sang colorée ,
 S'élançant loin des rangs d'une course assurée.
 Sanglans , couverts de fer , & la lance à la main ,
 D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
 La terre en retentit , leurs lances sont rompues :
 Comme en un Ciel brûlant deux effroyables

nues ,

Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs ,

Se heurtent dans les airs , & volent sur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;
La foudre en est formée , & les mortels frémissent.

Mais loin de leurs coursiers , par un subit effort ,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.

Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre ,
La Discorde accourut , le Démon de la guerre ,
La Mort pâle & sanglante étoient à ses côtés :
Malheureux , suspendez vos coups précipités ;
Mais un destin funeste enflamme leur courage ,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage.

Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoissent pas ,
Le fer qui les couvroit , brille & vole en éclats.
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier , leur casque arrêtant leur effort ,
Pare encor quelques coups & repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance ,
Respectoit son rival , admiroit sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly , par un coup malheureux ,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux font pour jamais fermés à la lumière ,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage ; ô désespoir , ô cris !
Il le voit , il l'embrasse , hélas , c'étoit son fils.
Le pere infortuné , les yeux baignés de larmes ,
Tournoit contre son sein ses parricides armes ;
On l'arrête , on s'oppose à sa juste fureur ;

Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein
d'horreur,

Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
Il renonce à la cour , aux humains , à la gloire ,
Et se fuyant lui-même , au milieu des déserts ,
Il va chercher sa peine au bout de l'Univers.
Là , soit que le Soleil rendit le jour au monde ,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde ,
Sa voix faisoit redire aux échos attendris ,
Le nom , le triste nom de son malheureux fils ,
Du Héros expirant la jeune & tendre amante ,
Par la terreur conduite , incertaine , tremblante ,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords :
Elle cherche , elle voit dans la foule des morts ,
Elle voit son époux , elle tombe éperdue ,
Le voile de la mort se répand sur sa vue :
Est-ce toi , cher amant ? Ces mots interrompus ,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;
Elle rouvre les yeux , sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore ;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant ,
Le regarde , soupire , & meurt en l'embrassant.

Pere , époux malheureux , famille déplorable ,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable ,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux ,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires ,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs peres !

Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés ?
Quel Héros , ou quel Dieu les a tous renversés ?
C'est le jeune Biron ; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'étoit fait un passage.
D'Aumale les voit fuir , & bouillant de courroux ,

Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous?
 Vous fuir ! vous compagnons de Mayenne & de
 Guise ,

Vous qui devez venger Paris , Rome & l'Eglise !
 Suivez-moi , rappelez votre antique vertu ,
 Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.
 Aussi-tôt secouru de Beauveau , de Fosseuse ,
 Du farouche Saint-Paul , & même de Joyeuse ,
 Il rassemble avec eux ces bataillons épars ,
 Qu'il anime en marchant du feu de ses regards ;
 La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
 Biron soutient en vain , d'un courage intrépide ,
 Le cours précipité de ce foudroyant torrent ,
 Il voit à ses côtés Parabere expirant ;
 Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiere ;
 Nèfle , Clermont , d'Angenne ont mordu la
 poussière :

Percé de coups lui-même il est près de périr.....
 C'étoit ainsi , Biron , que tu devois mourir.
 Un trépas si fameux , une chute si belle ,
 Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon sur bientôt le danger
 Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
 Il l'aimoit , non en Roi , non en Maître sévère ,
 Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire ,
 Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
 Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil,
 Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
 Amitié , don du Ciel , plaisir des grandes ames ,
 Amitié , que les Rois , ces illustres ingrats ,
 Sont assez malheureux pour ne connoître pas !
 Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide
 Rend son bras plus puissant & son vol plus rapide,

Biron (q) qu'environnoient les ombres de la mort,
A l'aspect de son Roi fait un dernier effort ;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie ;
Sous les coups de Bourbon , tout s'écarte ,
tout plie :

Ton Roi , jeune Biron , t'arrache à ces soldats
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidelle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs ,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
Elle vole à leur tête , & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ses sons trop connus d'Aumale est excité ;
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchoit le Héros , sur lui seul il s'élançe ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas ,
Ces animaux hardis , nourris pour les combats ,
Fiers esclaves de l'homme , & nés pour le
carnage ,

Pressent un sanglier, en raniment la rage ,
Ignorant le danger , aveugle , furieux ,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent:
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent,
Il est seul contre tous , abandonné du sort ,
Accablé par le nombre , entouré de la mort.
Louis du haut des Cieux , dans ce danger terrible ,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;
Il est comme un rocher , qui menaçant les airs ,
Rompt la course des vents & repousse les mers.
Qui pourroit exprimer le sang & le carnage

Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?
O vous, Mânes sanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon esprit, & parlez par ma voix.

Il voit voler vers lui sa Noblesse fidelle ;
Elle meurt pour son Roi , son Roi combat pour
elle.

L'effroi le devoit, la mort suivoit ses coups ,
Quand le fongueux Egmont s'offrit à son
courroux.

Long - temps cet étranger trompé par son
courage ,

Avoir cherché le Roi dans l'horreur du carnage :
Dût sa témérité le conduire au cercueil ,
L'honneur de le combattre irritoit son orgueil.
Viens , Bourbon , cria-t-il , viens augmenter ta
gloire ;

Combattons , c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disoit ces mots , un lumineux éclair ,
Messager des destins , fend les plaines de l'air,
L'Arbitre des combats fait gronder son tonnerre ;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur
appui ,

Qu'ils défendent sa cause & combattent pour lui ;
Que la Nature entiere attentive à sa gloire ,
Par la voix du tonnerre annonçoit sa victoire.

D'Egmont joint le Heros, il l'atteint vers le flanc ;
Il triomphoit déjà d'avoir versé son sang.

Le Roi qu'il a blessé , voit son péril sans trouble ;
Ainsi que le danger son audace redouble :

Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ
d'honneur

Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.

Loin de le retarder , sa blessure l'irrite ;
 Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite :
 D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé
 soudain ,

Le fer étincelant se plonge dans son sein.
 Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le
 foulèrent ,

Des ombres du trépas ses yeux s'envelopperent,
 Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
 Où l'aspect de son pere excita ses remords.

Espagnols tant vantés , troupe jadis si fiere ,
 Sa mort anéantit votre vertu guerrière:
 Pour la premiere fois vous connûtes la peur.

L'étonnement , l'esprit de trouble & de terreur
 S'empare en ce moment de leur troupe alarmée ;
 Il passe en tous les rangs , il s'étend sur l'armée ;
 Les Chefs sont effrayés , les soldats éperdus ;
 L'un ne peut commander , l'autre n'obéit plus.
 Ils jettent leurs drapeaux , ils courent , se ren-
 versent.

Poussent des cris affreux , se heurtent , se dis-
 persent.

Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts ,
 Fléchissent les genoux , & demandent des fers.
 D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite ,
 Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
 Dans les profondes eaux vont se précipiter ,
 Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.

Les flots couverts de morts interrompent leur
 course ,

Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi ,
 Affligé , mais tranquille , & maître encor de soi ;

Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle ,
Et tombant sous ses coups , songe à triom-
pher d'elle.

D'Aumale auprès de lui , la fureur dans les yeux ,
Accusoit les Flamands , la fortune & les Cieux.
Tout est perdu , dit-il , mourons , brave Mayenne.
Quittez , lui dit son Chef , une fureur si vaine ,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur ,
Vivez pour réparer sa perte & son malheur :
Que vous & Bois-Dauphin , dans ce moment
funeste ,

De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi , l'un & l'autre , aux remparts de
Paris ;

De la Ligue en marchant ramassez les débris ;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale en l'écoutant pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste , il va l'exécuter :
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter ,
Qui docile à son maître , à tout autre terrible ,
A la main qu'il connoît foumet sa tête horrible ,
Le suit d'un air affreux , le flatte en rugissant ,
Et paroît menacer même en obéissant.

Mayenne cependant , par une fuite prompte ,
Dans les murs de Paris couroit cacher sa honte.

Henri victorieux voyoit de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ou-
vrirent :

Les Mânes des Bourbons dans les airs descen-
dirent.

Louis au milieu d'eux , du haut du firmament ,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment ;

CHANT VIII. 161

Vint voir comme il sauroit user de la victoire ,
 Et s'il acheveroit de mériter sa gloire.
 Des soldats près de lui d'un œil plein de cour-
 roux ,
 Regardoient ces vaincus échappés à leurs coups.
 Les captifs en tremblant conduits en sa présence ,
 Attendoient leur arrêt dans un profond silence.
 Le mortel désespoir , la honte , la terreur ,
 Dans leurs yeux égarés avoient peint leur
 malheur.
 Bourbon tourna sur eux des regards pleins de
 grace ,
 Où regnoient à la fois la douceur & l'audace.
 Soyez libres , dit-il ; vous pouvez désormais
 Rester mes ennemis , ou vivre mes sujets.
 Entre Mayenne & moi reconnoissez un Maître.
 Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
 Esclaves de la Ligue , ou compagnons d'un Roi ,
 Allez gémir sous elle , ou triomphez sous moi :
 Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire ,
 Sur un champ de bataille , au sein de la victoire ,
 On voit en un moment ces captifs éperdus ,
 Contens de leur défaite , heureux d'être vaincus.
 Leurs yeux sont éclairés , leurs cœurs n'ont plus
 de haine ;
 Sa valeur les vainquit , sa valeur les enchaîne ;
 Et s'honorant déjà du nom de ses soldats ,
 Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
 Le généreux vainqueur a cessé le carnage ;
 Maître de ses guerriers , il fléchit leur courage.
 Ce n'est plus ce lion qui tout couvert de sang ,
 Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
 C'est un Dieu bienfaisant , qui laissant son tonnerre ,

Enchaîne la tempête & console la terre.
 Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
 La paix a mis les traits de la sérénité.

Ceux à qui la lumière étoit presque ravie,
 Par ses ordres humains sont rendus à la vie;
 Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins
 Tel qu'un pere attentif, il étendoit ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagere,
 Qui s'accroît dans sa course, & d'une aile légère
 Plus prompte que le temps vole au-delà des mers
 Passe d'un pôle à l'autre, & remplit l'Univers.
 Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'o-

reilles,

Qui célèbre des Rois la honte, ou les merveilles
 Qui rassemble sous lui la curiosité,

L'espoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
 De sa brillante voix trompette de la gloire,
 Du Héros de la France annonçoit la victoire.

Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;
 Le Vatican superbe en fut épouvanté.

Le Nord à cette voix tressaillit d'allégresse;
 Madrid frémit d'effroi, de honte & de tristesse.

O malheureux Paris, infideles Ligueurs!

O Citoyens trompés, & vous, Prêtres trompeurs
 De quels cris douloureux vos Temples retentirent,
 De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.

Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits,
 Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris!

Sa politique habile, au fond de sa retraite,
 Aux Ligueurs incertains déguisoit sa défaite.

Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
 En cachant sa disgrâce, il croit la réparer:

Par cent bruits mensongers il ranimoit leur zèle;

CHANT VIII. 163

Mais malgré tant de soins, la Vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Voloit de bouche en bouche, & glaçoit tous
les cœurs.

La Discorde en frémit, & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs mal-
heureux

Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.

Tout terrible qu'il est, j'ai l'art del'affoiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.

N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.

Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.

C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux
aujourd'hui

L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.

Elle dit, & soudain, des rives de la Seine,

Sur un char teint de sang, attelé par la Haine,

Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,

Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

Fin du huitieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(a) **IL** se fit déclarer, par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Royaume de France.

(b) **LES LORRAINS.** Le Chevalier d'Aumale, dont il est si souvent parlé, & son frere le Duc étoient de la maison de Lorraine.

CHARLES - EMMANUEL, Duc de NEMOURS, frere utérin du Duc de Mayenne.

LA CHATRE étoit un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appelloit des bâtards, qui feroient un jour légitimer aux dépens de leur pere. En effet la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

(c) **JOYEUSE** est le même dont il est parlé au quatrieme Chant, Remarque (a).

SAINT-PAUL, Soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafre.

BRISSAC s'étoit jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avoit dit qu'il n'étoit bon ni sur terre, ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec Henri IV, & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de Maréchal de France.

(d) Le Comte d'EGMONT, fils de l'Amiral Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II, Roi d'Espagne, fut envoyé au secours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les compliments de la ville : celui qui le haranguoit ayant mêlé dans son discours les louanges de l'Amiral Egmont son pere : *« Ne parlez pas de lui, dit le Comte, il méritoit la mort, c'étoit un rebelle »*. Paroles d'autant plus condamnables, que c'étoit à des rebelles qu'il parloit, & dont venoit défendre la cause.

(e) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

(f) JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, étoit fils de Pierre d'Aumont, Gentil-homme de la Chambre, & de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III & Henri IV.

(g) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, grand Maître de l'Artillerie, étoit un grand homme de guerre : il commandoit à Ivry le corps de réserve, & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire : *« Sire, vous avez fait ce que devoit faire Biron, & Biron ce que devoit faire le Roi »*. Le Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592, au siège d'Epernai.

(h) CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, & Duc & Pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV, & fut décapité dans la cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer, qui servirent à l'échafaud.

(i) RONY, depuis Duc de SULLY, Surintendant des Finances, grand-Maître de l'Artillerie, fait Maréchal de France après la mort de Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avoit conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le Duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les Loix.

CRILLON étoit surnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même Duc de Guise. C'est à ce Crillon que Henri le Grand écrivit : *« Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas. . . . »* Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort & à travers ..

(k) HENRI DE LA TOUR D'ORLIEUES, Vicomte de TURENNE, Maréchal de France, Henri le Grand le maria à Charlotte de la Marck, Princesse de Sedan, en 1595. La nuit de ses noces le Maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette Souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric-Maurice, Duc de Bouillon, son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut en échange de sa Souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnoient plus de richesses, & moins de puissance.

(l) CLAUDE, Duc de la TRIMOUILLE, étoit à la bataille d'Ivry. Il avoit un grand courage & une ambition démesurée, de grandes richesses, & étoit le Seigneur le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

(m) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple soldat, & finit par être Connétable sous Louis XIII.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle

de la fameuse Marquise de Verneuil , fut tué
à la bataille d'Ivry ; Feuquieres & de Nesle ,
Capitaines de cinquante hommes d'armes , y
furent tués aussi.

(n) On a tâché de rendre en vers les propres
paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry :
*Ralliez-vous à mon panache blanc , vous le
verrez toujours au chemin de l'honneur & de
la gloire ,*

(o) La bayonnette au bout du fusil , ne fut en
usage que long-temps après. Le nom de bayon-
nette vient de Bayonne , où l'on fit les premières
bayonnettes.

(p) Du PLESSIS MORNAY eut deux chevaux
tués sous lui à cette bataille. Il avoit effective-
ment dans l'action le sang-froid dont on le
loue ici.

(p) Le Duc de BIRON fut blessé à Ivry ; mais
il fut au combat de Fontaine-Françoise , qu'Henri
le Grand lui sauva la vie. (On a transporté à la
bataille d'Ivry cet événement , qui n'étant
point un fait principal , peut être aisément
déplacé).

L A
HENRIADE.

CHANT IX.

ARGUMENT.

*Description du Temple de l'Amour : Le
Discorde implore son pouvoir pour amollir
le courage de Henri IV. Ce Héros est
retenu quelque temps auprès de Madame
D'ESTRÉES, si célèbre sous le nom de
LA BELLE GABRIELLE. Mornay l'ar-
rache à son amour, & le Roi retourne
à son armée.*

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie ;
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'élève un vieux Palais (a) respecté par les
temps ;
La Nature en posa les premiers fondemens :
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là tous les champs voisins peuplés de myrthes
verts,
N'ont jamais senti l'outrage des hivers.

Par-tout

Par-tout on voit mûrir , par-tout on voit éclore ,
Et les fruits de Pomone & les présens de Flore ;
Et la terre n'attend , pour donner ses moissons ,
Ni les vœux des humains , ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter , dans une paix
profonde ,

Tout ce que la Nature aux premiers jours du
monde ,

De sa main bienfaisante accordoit aux humains ;

Un éternel repos , des jours purs & sereins ,

Les douceurs , les plaisirs que promet l'abon-
dance ,

Les biens du premier âge , hors la seule inno-
cence.

On entend pour tout bruit des concerts enchan-
teurs ,

Dont la molle harmonie inspire les langueurs ,

Les voix de mille amans , les chants de leurs
maîtresses ,

Qui célèbrent leur honte , & vantent leurs
foibleffes.

Chaque jour on les voit le front paré de fleurs ,

De leur aimable maître implorer les faveurs ,

Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire ,

Dans son Temple à l'envi s'empresse de s'inf-
truire.

La flatteuse Espérance , au front toujours serein ,

À l'autel de l'Amour les conduit par la main.

Près du Temple sacré les Grâces demi-nues ,

Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.

La molle Volupté , sur un lit de gazons ,

Satisfaite & tranquille , écoute leurs chançons ,

On voit à ses côtés le Mystère en silence ,

Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance;
Les Plaisirs amoureux, & les tendres Desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable &
tendre,

Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;

Les Plaintes, les Dégouts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur,
La sombre Jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
La Haine & le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main,
La Malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est-là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.

Ce dangereux enfant, si tendre & si cruel,
Porte en sa foible main les destins de la terre ;
Donne avec un souris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il fouloit à ses pieds les plus superbes têtes :
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il sembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits,

La Discorde soudain , conduite par la Rage ,
Ecarte les Plaisirs , s'ouvre un libre passage ,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés ,
Le front couvert de sang , & les yeux enflammés :
Mon frere , lui dit-elle , où sont tes traits
terribles ?

Pour qui réserves-tu tes fleches invincibles ?
Ah ! si de la Discorde allumant le tison ,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la Nature ,
Viens , vole sur mes pas , viens venger mon
injure.

Un Roi victorieux écrase mes serpens ,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquille
Au sein tumultueux de la guerre civile ,
Va sous ses étendards , flottans de tous côtés ,
Réunir tous les cœurs par moi seul écartés.
Encore une victoire , & mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre , & vaincre & pardonner ;
De cent chaînes d'airain son bras va m'en chaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug , Amour , il gémissé , abattu ;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi , tu t'en souviens , toi dont la main
fatale

Fit tomber sans efforts Hercule aux pieds
d'Omphale.

Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers ,
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers ,
Fuyant devant Auguste , & te suivant sur l'onde ;

Préférer Cléopatre à l'Empire du Monde ?
 Henri te reste à vaincre , après tant de guerriers ;
 Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers ;
 Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière ;
 Endors entre tes bras son audace guerrière.
 A montrône ébranlé cours servir de soutien.
 Viens , ma cause est la tienne , & ton regne
 est le mien.

Ainsi parloit ce monstre , & la voûte trem-
 blante

Répétoit les accens de sa voix effrayante.
 L'Amour qui l'écoutoit , couché parmi des fleurs ,
 D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
 Il s'arme cependant de ses flèches dorées ;
 Il fend des vastes Cieux les voûtes azurées ,
 Et précédé des Jeux , des Grâces , des Plaisirs ,
 Il vole aux champs François sur l'aile des
 Zéphyr.

Dans sa course , d'abord , il découvre avec joie ,
 Le foible Ximoïs , & les champs où fut Troie.
 Il rit en contemplant dans ces lieux renommés ,
 La cendre des palais par ses mains consumés.
 Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde ,
 Ces remparts orgueilleux , ce prodige du monde ,
 Venise , dont Neptune admire le destin ,
 Et qui commande aux flots renfermés dans son
 sein.

Il descend , il s'arrête aux champs de la Sicile ,
 Où lui-même inspira Théocrite & Virgile ;
 Où l'on dit qu'autrefois , par des chemins
 nouveaux ,
 De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
 Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse ,

Dans les champs de Provence il vole vers
Vaucluse (b),

Asyle encor plus doux , lieux où dans ces beaux
jours

Pétrarque soupira ses vers & ses amours.

Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords del'Eure ;

Lui-même en ordonna la superbe structure.

Par ses adroites mains avec art enlacés ,

Les chiffres de Diane (c) y sont encor tracés.

Sur sa tombe en passant les Plaisirs & les Grâces

Répandirent les fleurs , qui naïssoient sur leurs
traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.

Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand
dessein ,

Mélant à ses plaisirs l'image de la guerre ,

Laissoit pour un moment reposer son tonnerre.

Mille jeunes guerriers à travers les guérêts ,

Poursuivoient avec lui les hôtes des forêts.

L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine ;

Il aiguise ses traits , il prépare sa chaîne ;

Il agite les airs que lui-même a calmés :

Il parle , on voit soudain les élémens armés.

D'un bout du monde à l'autre appellant les
orages ,

Sa voix commande aux vents d'assembler les
nuages ,

De verser ses torrens suspendus dans les airs ,

Et d'apporter la nuit , la foudre & les éclairs.

Déjà les Aquilons à ses ordres fideles ,

Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs ailes

La plus affreuse nuit succede au plus beau jour ;

La Nature en gémit , & reconnoît l'Amour.

Dans les fillons fangeux de la campagne
humide ,

Le Roi marche incertain , sans escorte & sans
guide :

L'Amour en ce moment allumant son flambeau ,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.

Abandonné des siens, le Roi dans ces bois
sombres ,

Suit cet astre ennemi , brillant parmi les ombres.

Comme on voit quelquefois les voyageurs trou-
blés ,

Suivre ces feux ardents de la terre exhalés ,

Ces feux dont la vapeur maligne & passagere ,

Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'un illustre mortelle avoit conduit les pas.

Dans le fond du château, tranquille & solitaire ,

Loin du bruit des combats elle attendoit son pere ,

Qui fidele à ses Rois , vieilli dans les hasards ,

Avoit du grand Henri suivi les étendards,

D'Estrée (*d*) étoit son nom; la main de la
Nature ,

De ses aimables dons la combla sans mesure,

Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas ,

La coupable beauté qui trahit Ménélas :

Moins touchant & moins belle , à Tarfe on vit
paroître

Celle (*e*) qui des Romains avoit dompté le
Maître ;

Lorsque les habitans des rives du Cidnus ,

L'encensoir à la main , la prirent pour Vénus,

Elle entroit dans cet âge, hélas ! trop redoutable,

Qui rend des passions le joug inévitable.

Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
 D'aucun amant encor n'avoit reçu les vœux.
 Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
 Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
 Cache aux vents amoureux les trésors de son
 sein,
 Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur &
 ferein.
 L'Amour, qui cependant s'appête à la sur-
 prendre,
 Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre;
 Il paroît sans flambeau, sans flèches, sans
 carquois;
 Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
 On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
 S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
 Il glissoit dans son cœur, en lui disant ces mots,
 Un desir inconnu de plaire à ce Héros.
 Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
 L'Amour s'applaudissoit en la voyant si belle;
 Que n'espéroit-il point, en voyant tant d'appas!
 Au devant du Monarque il conduisit ses pas.
 L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
 Paroît aux yeux séduits, l'effet de la Nature.
 L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré
 des vents,
 Tantôt couvre sa gorge, & ses trésors naissans,
 Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
 Sa modestie encor la rendoit plus aimable;
 Non pas cette farouche & triste austérité,
 Qui fait fuir les amours & même la beauté;
 Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
 Qui colore le front d'une rougeur divine,

Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Il fait plus ; à l'Amour tout miracle est possible :

Il enchante ces lieux par un charme invincible.

Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein

La terre obéissante a fait naître soudain,

Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage :

A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,

Par des liens secrets on se sent arrêter ;

On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.

On voit fuir sous cette ombre une onde enchantée ;

Les amans fortunés, pleins d'une douce ivresse,

Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.

L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.

Tout y paroît changé, tous les cœurs y soupirent.

Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.

Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs

Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.

Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore,

Couper les blonds épis que l'été fait éclore,

S'arrête, s'inquiète, & pousse des soupirs ;

Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs ;

Il demeure enchanté dans ces belles retraites,

Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.

Près de lui, la Bergère, oubliant ses troupeaux,

De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire
d'Estrée ?

Par un charme indomptable elle étoit attirée;
Elle avoit à combattre , en ce funeste jour ,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros & l'Amour.

Quelque temps de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le
rappelle :

Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que
d'Estrée.

Loin de lui cependant tous ces Chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, & restent consternés.
Ils trembloient pour ses jours : aucun d'eux n'eût
pu croire

Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa
gloire :

On le cherchoit en vain ; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, sembloient déjà
vaincus.

Mais le Génie heureux, qui préside à la France
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse ab-
sence.

Il descendit des Cieux à la voix de Louis ,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère ,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre ;
Il ne le chercha point dans ces lieux révévés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés ;
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence ,

Où du Soldat vainqueur s'empporte l'insolence ;
L'Ange heureux des François fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.

Il s'adresse à Mornay ; c'étoit pour nous instruire
Que souvent la raison fustit à nous conduire ,
Ainsi qu'elle guida chez des peuples Païens ,
Marc-Aurele , ou Platon , la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami que Philosophe austere ,
Mornay fut l'art discret de reprendre & de
plaître ,

Son exemple instruisoit bien mieux que son
discours ;

Les solides vertus furent ses seuls amours ;
Avide de travaux , insensible aux délices ,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour , & son souffle infecté ,
N'altéra de son cœur l'austere pureté.

Belle Aréthuse , ainsi , ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée ,
Un crystal toujours pur , & des flots toujours
clairs ,

Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay , conduit par la Sagesse ,
Part , & vole en ces lieux , où la douce Mollesse
Renoit dans ses bras le vainqueur des humains ,
Et de la France en lui maltrisoit les destins.

L'Amour à chaque instant redoublant sa vic-
toire ,

Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir sa
gloire ;

Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts ,
Partageoient ses momens & remplissoient ses
jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colere,
A côté de Mornay la Sageffe sévère ;
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur ;
Il croit charmer ses fens, il croit blesser son
cœur :

Mais Mornay méprisoit sa colere & ses charmes ,
Tous ces traits impuissans s'émouffoient sur ses
armes.

Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux ;
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde
claire ,

Sous un myrte amoureux , asyle du mystere ,
D'Estrée à son amant prodiguoit ses appas ;
Il languissoit près d'elle , il brûloit dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altéroit les
charmes ,

Leurs yeux étoient remplis de ces heureuses
larmes ,

De ces larmes qui font les plaisirs des amans :
Ils sentoient cette ivresse & ces saisissemens ,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour
inspire ,

Que lui seul fait goûter , que lui seul peut décrire.
Les folâtres Plaisirs, dans le sein du repos ,
Les Amours enfantins désarmoient ce Héros :

L'un tenoit sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avoit détaché sa redoutable épée ,
Et rioit en tenant dans ses débiles mains ,
Ce fer , l'appui du trône , & l'effroi des humains.

La Discorde de loin insulte à sa foiblesse ;
Elle exprime en grondant sa barbare allégresse ;
Sa fiere activité ménage ces instans.

Elle court de la Ligue irriter les serpens :
Et tandis que Bourbon se repose & sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin dans ces jardins , où sa vertu languit,
Il voit Mornay paroître ! il le voit & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignoient la
présence.

Le sage en l'abordant garde un morne silence ;
Mais ce silence même , & ses regards baissés,
Se font entendre au Prince , & s'expliquent
assez.

Sur ce visage austere où régnoit la tristesse ,
Henri lut aisément sa honte & sa foiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami , dit le Roi , ne crains point ma colere,
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me
plaire.

Viens , le cœur de ton Prince est digne encor
de toi ;

Je t'ai vu , c'en est fait , & tu me rends à moi ,
Je reprends ma vertu , que l'Amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie :
Fuyons ce lieu funeste , où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire,
Partons , bravons l'Amour dans les bras de la
gloire ;

Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux , Mornay connut son
Maître,
C'est vous , s'écria-t-il , que je revois paroître ;
Vous

Vous de la France entière auguste défenseur,
 Vous, vainqueur de vous-même, & Roi de votre
 cœur ;

L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau
 lustre ;

Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est
 illustre.

Il dit : le Roi s'apprête à partir de ces lieux.

Quelle douleur, ô Ciel ! attendrit ses adieux !

Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il
 adore,

En condamnant ses pleurs, il en verfoit encore.

Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,

Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.

Il part : en ce moment d'Estée évanouie,

Reste sans mouvement, sans couleur & sans vie.

D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont cou-
 verts ;

L'Amour qui l'apperçut jette un cri dans les
 airs :

Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle

N'enlève à son empire une Nymphe si belle,

N'efface pour jamais les charmes de ces yeux

Qui devoient dans la France allumer tant de feux.

Il la prend dans ses bras, & bientôt cette amante

Rouvre à sa douce voix sa paupière mourante,

Lui nomme son amant, le redemande en vain,

Le cherche encor des yeux, & les ferme soudain.

L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès
 d'elle,

Au jour qu'elle fuyoit tendrement la rappelle ;

D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,

Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.

182 LA HENRIADE. CHANT IX.

Mornay toujours sévere , & toujours inflexible,
Entraînoit cependant son Maître trop sensible.
La force & la vertu leur montrant le chemin ,
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné , que le devoir surmonte ,
Va cacher loin d'Anet sa colere & sa honte.

Fin du neuvieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(a) CETTE description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personnifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique : parce que les peuples de l'Isle de Chypre ont de tout temps passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus, & comme un Dieu de la Fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les désordres qui l'accompagnent.

(b) VAUCLUSE, *Vallisclusa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.

(c) ANET fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

(d) GABRIELLE D'ESTRÉE, d'une ancienne maison de Picardie, fille & petite-fille d'un grand-Maitre de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Duchesse de Beaufort, &c.

184 NOTES DE L'ÉDITEUR.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles ; il se déroboit quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan, passa au travers des gardes ennemies , & arriva chez elle , non sans courir le risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'Histoire des amours du grand Alcandre , écrite par une Princesse de Conti.

(e) CLÉOPATRE allant à Tarse, où Antoine l'avoit mandée , fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or , orné des plus belles peintures ; les voiles étoient de pourpre , les cordages d'or & de soie. Cléopâtre étoit habillée comme on représentoit alors la Déesse Vénus ; ses femmes représentoient les Nymphes & les Grâces ; la poupe & la proue étoient remplies des plus beaux enfans déguisés en Amours. Elle avançoit dans cet équipage sur le fleuve Cydnus , au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la Déesse. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir , & en devint éperdument amoureux. (PLUTARQUE).

LA

HENRIADE.

CHANT X.

ARGUMENT.

RETOUR du Roi à son Armée : il recommence le Siège. Combat singulier du Vicomte de Turenne & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiège. Le Ciel récompense enfin ses vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, & la guerre est finie.

CES momens dangereux, perdus dans la mollesse,

Avoient fait aux vaincus oublier leur foiblesse.

A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.

D'un espoir renaissant le peuple est enivré.

Leur espoir les trompoit ; Bourbon que rien n'arrête,

Accourt impatient d'achever sa conquête.

Paris épouvanté revit ses étendards.
 Le Héros reparut aux pieds de ses remparts,
 De ces mêmes remparts, où fume encor sa
 foudre,
 Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
 Quand l'Ange de la France apaisant son
 courroux,
 Retint son bras vainqueur & suspendit ses coups.
 Déjà le camp du Roi jette des cris de joie ;
 D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
 Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés,
 Près du prudent Mayenne étoient tous rassemblés.
 Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
 Leur tenoit fièrement ce langage intrépide :
 Nous n'avons point encore appris à nous cacher,
 L'ennemi vient à nous, c'est-là qu'il faut marcher ;
 C'est-là qu'il faut porter une fureur heureuse.
 Je connois des François la fougue impétueuse ;
 L'ombre de leurs remparts affoiblit leur vertu.
 Le François qu'on attaque est à demi vaincu.
 Souvent le désespoir a gagné des batailles :
 J'attends tout de nous seuls, & rien de nos mu-
 railles.
 Héros qui m'écoutez, volez aux champs de
 Mars ;
 Peuples qui nous suivez, vos Chefs sont vos
 remparts.

Il se tut à ces mots : les Ligueurs en silence
 Sembloient de son audace accuser l'imprudence.
 Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
 Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.
 Eh bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
 François, à cet affront je ne veux point survivre.

Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais
offrir ,

Et vous apprendre à vaincre ou du moins à
mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte ;
Il s'avance : un Héraut ministre des combats ,
Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas ,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire ,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la
victoire :

D'Aumale vous attend , ennemis , paroissez.

Tous les Chefs à ces mots d'un beau zèle
pouffés ,

Vouloient contre d'Aumale essayer leur courage.
Tous briguoient près du Roi cet illustre avantage ;
Tous avoient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va , dit-il , d'un superbe abaisser l'insolence ;
Combats pour ton Pays , pour ton Prince &
pour toi ,

Et reçois en partant les armes de ton Roi.

Le Héros , à ces mots lui donne son épée.

Votre attente , ô grand Roi , ne sera point
trompée ,

Lui répondit Turenne , embrassant ses genoux :

J'en atteste ce fer , & j'en jure par vous.

Il dit ; le Roi l'embrasse , & Turenne s'élance

Vers l'endroit où d'Aumale , avec impatience ,

Attendoit qu'à ses yeux un combattant parût.

Le peuple de Paris aux remparts accourut ;

Les soldats de Henri près de lui se rangerent :

Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;

Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur
Du geste & de la voix excitoit sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevoit un nuage ,

Qui sembloit apporter le tonnerre & l'orage :

Seu ilans noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouv-
verts ,

Vomissent dans ces lieux les monstres des Enfers ,

Le Fanatisme affreux , la Discorde farouche ,

La sombre Politique , au cœur faux , à l'œil
louche ,

Le Démon des combats aspirant les fureurs ,

Dieux enivrés de sang , Dieux dignes des
Ligueurs :

Aux remparts de la ville ils fondent , ils s'ar-
rêtent ,

En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.

Voilà qu'au même instant , du haut des Cieux
ouverts ,

Un Ange est descendu sur le trône des airs ,

Couronné de rayons , nageant dans la lumière ,

Sur des ailes de feu parcourant sa carrière ,

Et laissant loin de lui l'Occident éclairé

Des sillons lumineux dont il est entouré.

Il tenoit d'une main cette olive sacrée ,

Préface consolant d'une paix désirée ,

Dans l'autre étinceloit ce fer d'un Dieu vengeur ,

Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur ,

Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante

Livra les premiers-nés d'une race insolente.

A l'aspect de ce glaive interdits , désarmés ,

Les monstres infernaux semblent inanimés ;

La terreur les enchaîne ; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe in-
flexible.

Ainsi de son autel , teint du sang des humains ,
Tomba ce fier Dagon , ce Dieu des Philistins ,
Lorsque du DIEU des Dieux en son Temple
apportée

A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée.

Paris , le Roi , l'Armée , & l'Enfer & les
Cieux ,

Sur ce combat illustre avoient fixé les yeux.

Bientôt les deux guerriers entrent dans la
carrière.

Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.

Leur bras n'est point chargé du poids d'un
bouclier :

Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier ,

Des anciens Chevaliers ornement honorable ,

Eclatant à la vue , aux coups impénétrable :

Ils négligent tous deux cet appareil qui rend

Et le combat plus long , & le danger moins
grand.

Leur arme est une épée , & sans autre défense ,

Exposé tout entier , l'un & l'autre s'avance.

O Dieu ! cria Turenne , arbitre de mon Roi ,

Descends , juge sa cause & combats avec moi :

Le courage n'est rien sans ta main protectrice :

J'attends peu de moi-même , & tout de ta justice.

D'Aumale répondit : j'attends tout de mon bras ;

C'est de nous que dépend le destin des combats :

En vain l'homme timide implore un Dieu suprême ,

Tranquille au haut du Ciel il me laisse à moi-
même ;

Le parti le plus juste est celui du vainqueur ;
 Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
 Il dit , & d'un regard enflammé d'arrogance ,
 Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous
 deux ,

Ils commencent enfin ce combat dangereux :
 Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse ,
 L'ardeur , la fermeté , la force , la souplesse ,
 Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
 Cent coups étoient portés & parés à l'instant.
 Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite :
 L'autre d'un pas léger se détourne & l'évite.
 Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir ,
 Leur péril renaissant donne un affreux plaisir :
 On se plaint à les voir s'observer & se craindre ,
 Avancer , s'arrêter , se mesurer , s'atteindre :
 Le fer étincelant avec art détourné ,
 Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné ;
 Telle on voit du Soleil la lumière éclatante
 Briser ses traits de feu dans l'onde transparente ,
 Et se rompant encore par des chemins divers ,
 De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
 Le spectateur surpris , & ne pouvant le croire ,
 Voyoit à tout moment leur chûre & leur
 victoire.

D'Aumale est plus ardent , plus fort , plus
 furieux :

Turenne est plus adroit , & moins impétueux ;
 Maître de tous ses sens , animé sans colère ,
 Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
 D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur :
 Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.

Turenne , qui l'observe , apperçoit sa foiblesse :
Il se ranime alors , il le pousse , il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc ,
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe , & de l'Enfer tous les monstres fré-
mirent ,

Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
« De la Ligue à jamais le trône est renversé :
» Tu l'emportes , Bourbon , notre regne est passé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur , étendu sur le sable ,
Menace encor Turenne , & le menace en vain :
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler , sa voix expire dans sa bouche :
L'horreur d'être vaincu rend son air plus fa-
rouche :

Il se leve , il retombe , il ouvre un œil mourant ,
Il regarde Paris , & meurt en soupirant.
Tu le vis expirer , infortuné Mayenne ,
Tu le vis , tu frémis , & ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des soldats , dans les murs de
Paris (a) ,

Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant , cette pompe fatale ,
Entre au milieu d'un peuple interdit , égaré ;
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré ,
Ce front souillé de sang , cette bouche entr'ou-
verte ,

Cette tête penchée , & de poudre couverte ;
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs ,
On n'entend point de cris , on ne voit point
de pleurs.

La honte , la pitié , l'abattement , la crainte ,
Étrouffent leurs sanglots , & retiennent leur
plainte ;

Tout se tait , & tout tremble. Un bruit rempli
d'horreur ,

Bientôt de ce silence augmente la terreur ,

Les cris des assiégeans jusqu'au Ciel s'éleverent ;

Les Chefs & les Soldats près du Roi s'assem-
blerent ;

Ils demandoient l'assaut ; mais l'auguste Louis ,

Protecteur des François , protecteur de son fils ,

Modérait de Henri le courage terrible.

Ainsi des Elémens le moteur invisible

Consent les Aquilons suspendus dans les airs ,

Expose la barrière où se brisent les mers :

Il fonde les Cités , les disperse en ruines ,

Et les cœurs des humains sont dans ses mains
divines.

Henri de qui le Ciel a réprimé l'ardeur ,

Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur ,

Il sentit qu'il aimoit son ingrate patrie ,

Il voulut la sauver de sa propre furie.

Hâï de ses sujets , prompt à les épargner ,

Eux seuls vouloient se perdre , il les voulut
gagner.

Heureux si sa bonté prévenant leur audace ,

Forçoit ces malheureux à lui demander grace !

Pouvant les emporter , il les fait investir ;

Et laisse à leurs fureurs le temps du repentir.

Il (b) crut que sans assauts , sans combats , sans
alarmes ,

La disette & la faim , plus fortes que ses armes ,

Lui livreroient sans peine un peuple inanimé ,

Nourri dans l'abondance , au luxe accoutumé ;
 Qui , vaincu par ses maux , souple dans l'in-
 digence ,

Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.

Mais le faux zèle , hélas ! qui ne sauroit céder ,

Enseigne à tout souffrir comme à tout hasarder.

Les mutins qu'épargnoit cette main vengeresse ,
 Prenoient d'un Roi clément la vertu pour foi-
 ble ;

Et fiers de ses bontés , oubliant sa valeur ,

Ils défioient leur Maître , ils bravoient leur
 vainqueur ;

Ils osoient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive

Cesserent d'apporter dans ce vaste séjour

L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;

Quand on vit dans Paris la Faim pâle & cruelle ;

Montrant déjà la Mort , qui marchoit après elle ;

Alors on entendit des hurlemens affreux ;

Ce superbe Paris fut plein de malheureux

De qui la main tremblante , & la voix affoiblie ,

Demandoient vainement le soutien de leur vie.

Bientôt le riche même , après de vains efforts ,

Eprouva la famine au milieu des trésors.

Ce n'étoit plus ces jeux , ces festins & ces fêtes ,

Où de myrte & de rose ils couronnoient leurs
 têtes ,

Où parmi des plaisirs , toujours trop peu goûtés ,

Les vins les plus parfaits , les mets les plus vantés ,

Sous des lambris dorés , qu'habite la Mollesse ,

De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.

On vit avec effroi tous ces voluptueux ,

Pâles , défigurés , & la mort dans les yeux ,

Périssant de misère au sein de l'opulence ,
 Détester de leurs biens l'inutile abondance ,
 Le vieillard , dont la faim va terminer les jours ,
 Voit son fils au berceau , qui périt sans secours.
 Ici meurt dans la rage une famille entière.
 Plus loin des malheureux couchés sur la poussière ,
 Se disputoient encore , à leurs derniers momens ,
 Les restes odieux des plus vils alimens.
 Ces spectres affamés , outrageant la nature ,
 Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.

Des morts épouvantés les ossemens poudreux ,
 Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
 Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
 On les vit se nourrir des cendres de leurs peres.
 Ce détestable mets (c) avança leur trepas ,
 Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres , cependant , ces Docteurs fanatiques

Qui , loin de partager les misères publiques ,
 Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels ,
 Vivoient dans l'abondance à l'ombre des autels (d) ,

Du Dieu qu'ils offensoient attestant la souffrance ,
 Alloient par-tout du peuple animer la constance.
 Aux uns , à qui la mort alloit fermer les yeux ,
 Leurs libérales mains ouvroient déjà les Cieux :
 Aux autres ils montroient d'un coup-d'œil prophétique

Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique ,
 Paris bientôt sauvé par des secours nombreux ,
 Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
 Hélas ! ces vains appas , ces promesses stériles ,

Charmo
fa

Par les
Soumis

P

Trop h

D'un

Tigres

Plus cr

Les un

Les au

Barbar

Et qui

De ce

Afflig

Aux h

Non

Non

Une

De l

Fair

Et d

Etoi

Il n

Que

U

Cor

Un

Un

Des

Un

Charmoient ces malheureux à tromper trop faciles ;

Par les Prêtres séduits , par les Seize effrayés ,
Soumis , presque contens , ils mouroient à leurs
pieds ,

Trop heureux , en effet , d'abandonner la vie.

D'un amas d'étrangers la ville étoit remplie ;
Tigres que nos aïeux nourrissoient dans leur sein,
Plus cruels que la mort , & la guerre & la faim.

Les uns étoient venus des campagnes Belghiques,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques ,
Barbares (e) , dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.

De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes
Affligent les maisons , en enfoncent les portes ;

Aux hôtes effrayés présentent mille morts ,

Non pour leur arracher d'inutiles trésors ,

Non pour aller ravir , d'une main adultère ,

Une fille éplorée à sa tremblante mère ;

De la cruelle faim le besoin consumant

Fait expirer en eux tout autre sentiment ;

Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse

Etoit l'unique but de leur recherche affreuse.

Il n'est point de tourment , de supplice &
d'horreur ,

Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme , (grand Dieu ! faut-il à la
mémoire (f) ,

Conserver le récit de cette horrible histoire ?)

Une femme avoit vu , par ces cœurs inhumains ,

Un reste d'alimens arraché de ses mains.

Des biens que lui ravit la fortune cruelle ,¹

Un enfant lui restoit , prêt à périr comme elle ;

Furieuse, elle approche, avec un coutelas ;
 De ce fils innocent qui lui tendoit les bras ;
 Son enfance, sa voix, sa misere & ses charmes,
 A sa mere en fureur arrachent mille larmes ;
 Elle tourne sur lui son visage effrayé,
 Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
 Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
 La rage enfin l'emporte, & d'une voix trem-
 blante,
 Détestant son hymen & sa fécondité,
 Cher & malheureux fils, que mes flancs ont
 porté,

Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie ;
 Les tyrans, ou la faim l'auroient bientôt ravie !
 Et pourquoi vivrois-tu ? Pour aller dans Paris,
 Errant & malheureux pleurer sur ses débris ;
 Meurs avant de sentir mes maux & ta misere ;
 Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta
 mere ;

Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
 Et que Paris, du moins, voye un crime nouveau.
 En achevant ces mots, furieuse, égarée,
 Dans les flancs de son fils sa main désespérée,
 Enfonce, en frémissant, le parricide acier ;
 Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
 Et d'un bras que pouffoit sa faim impitoyable,
 Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim les farouches soldats,
 Dans ces coupables lieux reviennent sûr leurs pas.
 Leur transport est semblable à la cruelle joie
 Des ours & des lions, qui fondent sur leur proie ;
 A l'envi l'un de l'autre, ils courent en fureur,
 Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !

Près d
 Une f
 Oui, c
 C'est
 Que la
 Craign
 Quelle
 Tigre
 Ce dis
 Est su
 De c
 Ces m
 Ils n'
 Ils p
 Et le
 Levo
 Ju
 Son
 Sur
 O L
 Qui
 Des
 Je p
 Tu
 Tu

Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se
présente

Une femme égarée , & de sang dégoûtante.

Oui , c'est mon propre fils ; oui , monstres inhu-
mains ,

C'est vous qui dans son sang avez trempé mes
mains :

Que la mere & le fils vous servent de pâture :

Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature ?

Quelle horreur , à mes yeux , semble vous glacer
tous ?

Tigres , de tels festins sont préparés pour vous.

Ce discours insensé , que sa rage prononce ,

Est suivi d'un poignard , qu'en son cœur elle
enfonce.

De crainte , à ce spectacle , & d'horreur agités ,

Ces monstres confondus courent épouvantés ,

Ils n'osent regarder cette maison funeste ;

Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;

Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort ,

Levoit les mains au Ciel , & demandoit la mort.

Jusqu'aux tentes du Roi mille bruits en
coururent :

Son cœur en fut touché , ses entrailles s'émurent :

Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :

O Dieu ! s'écria-t-il , Dieu , qui lis dans les
cœurs ,

Qui vois ce que je puis , qui connois ce que j'ose ,

Des Ligueurs & de moi tu séparas la cause.

Je puis lever vers toi mes innocentes mains :

Tu le fais , je tendois les bras à ces mutins :

Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs
crimes.

Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes :
 Qu'il impute, s'il veut, des défastres si grands,
 A la nécessité, l'excuse des Tyrans ;
 De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;
 Il en est l'ennemi, j'en dois être le pere.
 Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
 Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
 Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi
 même,

Dussé-je en le sauvant perdre mon diadème,
 Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel
 prix ;

Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis :
 Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
 Que du moins sur ma tombe un jour on puisse
 lire :

« Henri de ses sujets ennemi généreux,
 » Aima mieux les sauver que de régner sur eux.
 Il dir (g), & dans l'instant il veut que son
 armée

Approche sans éclat de la ville affamée ;
 Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
 Et qu'au lieu de vengeance on parle de bien-
 faits.

A cet ordre divin ses troupes obéissent :
 Les murs en ce moment de peuple se rem-
 plissent ;

On voit sur les remparts avancer à pas lents
 Ces corps inanimés, livides & tremblans ;
 Tels qu'on feignoit jadis que des Royaumes
 sombres

Les Mages à leur gré faisoient sortir les
 ombres,

Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
 Appelloit les Enfers, & les Mânes errans.
 Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
 Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
 Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
 Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
 Tous ces événemens leur sembloient incroyables :
 Ils voyoient devant eux ces piques formidables,
 Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
 Ces lances qui toujours avoient porté la mort,
 Secondant de Henri la généreuse envie,
 Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
 Ont-ce là, disoient-ils, ces monstres si cruels ?
 Est-ce là ce Tyran si terrible aux mortels,
 Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de
 rage ?
 Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image ;
 C'est un Roi bienfaisant, le modele des Rois :
 Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix.
 Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'of-
 fense :
 Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
 Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
 Consacrons-lui ces jours, qu'il nous a con-
 servés.
 De leurs cœurs attendris tel étoit le langage :
 Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
 Dont la foible amitié s'exhale en vains discours,
 Qui quelquefois s'élève & retombe toujours ?
 Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
 Ralluma tous ces feux qui consumoient la
 France,
 Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu,

- « Combattans sans courage , & Chrétiens sans
 vertu ,
 « A quel indigne appas vous laissez-vous sé-
 duire ?
 « Ne connoissez-vous plus les palmes d'un
 martyre ?
 « Soldats du Dieu vivant , voulez-vous aujourd'hui
 d'hui
 « Vivre pour l'outrager , pouvant mourir pour
 lui ?
 « Quand Dieu du haut des Cieux nous montre
 la Couronne ,
 « Chrétiens , n'attendons pas qu'un Tyran nous
 pardonne.
 « Dans sa coupable fecte il veut nous réunir :
 « De ses propres bienfaits songeons à le punir.
 « Sauvons nos Temples saints de son culte hé-
 rétique ».

C'est ainsi qu'ils parloient , & leur voix fanat-
 tique ,

Maitresse du vil peuple , & redoutable aux Rois ,
 Des bienfaits de Henri faisoit taire la voix ;
 Et déjà quelques-uns reprenant leur furie ,
 S'accusoient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux ,
 La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
 Louis qui du plus haut de la voûte divine
 Veille sur les Bourbons , dont il est l'origine ,
 Connut qu'enfin les temps alloient être ac-
 complis ,

Et que le Roi des Rois adopteroit son fils.
 Aussi-tôt de son cœur il chassa les alarmes ;
 La Foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes :

la douce Espérance , & l'Amour paternel ,
conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable ,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds : de mille astres divers
le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La Puissance , l'Amour , avec l'Intelligence ,
unis & divisés composent son essence.
Les Saints dans les douceurs d'une éternelle paix ,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais ,
Enivrés de sa gloire , & remplis de lui-même ,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux , ces brûlans Séra-
phins ,
Qui de l'Univers il commet les destins.
Ils parlent , & de la terre ils vont changer la face :
Des puissances du siècle ils retranchent la race ,
Tandis que des humains , vils jouets de l'erreur ,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie ,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie ,
L'Espagne aux Africains , Solime aux Ottomans.
Tout Empire est tombé , tout peuple eut ses
Tyrans :
Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence ;
Quelquefois sa bonté favorable aux humains ,
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.
Le pere des Bourbons à ses yeux se présente ,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :
Pere de l'Univers , si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples & les Rois ,
Vois le peuple François à son Prince rebelle :

S'il viole tes loix , c'est pour t'être fidele.
 Aveuglé par son zèle il te défobéit ,
 Et pense te venger alors qu'il te trahit.
 Vois ce Roi triomphant , ce foudre de la guerre,
 L'exemple, la terreur , & l'amour de la terre :
 Avec tant de vertu , n'as-tu formé son cœur
 Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur ?
 Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage ,
 A son Dieu qu'il adore offre un coupable hom-
 mage ?

Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré ,
 Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
 Daigne éclairer ce cœur créé pour te connoître :
 Donne à l'Eglise un fils , donne à la France un
 Maître.

Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets
 Rends les sujets au Prince , & le Prince aux
 sujets :

Que tous les cœurs unis adorent ta justice ,
 Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer ,
 Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
 A sa divine voix les astres s'ébranlerent :
 La terre en tressaillit , les Ligueurs en trem-
 blerent.

Le Roi qui dans le Ciel avoit mis son appui ,
 Sentit que le Très-Haut s'intéressoit pour lui.

Soudain la Vérité si long-temps attendue ,
 Toujours chere aux humains , mais souvent in-
 connue ,

Dans les tentes du Roi descend du haut des
 Cieux :

D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :

De moment en moment , les ombres qui la
couvrent ,

Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent ;

Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits ,

Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri , dont le grand cœur étoit formé pour
elle ,

Voit , connoît , aime enfin sa lumière immor-
relle.

Il avoue , avec foi , que la Religion

Est au-dessus de l'homme , & confond la raison.

Il reconnoît l'Eglise ici-bas combattue ,

L'Eglise toujours une , & par-tout étendue ,

Libre , mais sous un Chef , adorant en tout lieu ,

Dans le bonheur des Saints , la grandeur de son
Dieu.

Le CHRIST , de nos péchés victime renaissante ,

De ses élus chéris nourriture vivante ,

Descend sur les Autels à ses yeux éperdus ,

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est
plus.

Son cœur obéissant se soumet , s'abandonne

A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.

Louis dans ce moment , qui comble ses souhaits ,

Louis tenant en main l'olive de la paix ,

Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il
aime ;

Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.

Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix ;

Il entre (h) au nom du Dieu qui fait régner les
Rois.

Les Ligueurs éperdus , & mettant bas leurs
armes ,

204 LA HENRIADE. CHANT X.

Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs
larmes ;

Les Prêtres sont muets, les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnoît son vrai Roi, son Vainqueur & son
Pere.

Dès-lors on admira ce regne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement défarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit ;
Et soumettant enfin son cœur & ses Provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes,

Fin du dixieme & dernier Chant.

NOTES

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(a) LE Chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint-Denis, & sa mort affoiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction; mais ces combats singuliers étoient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les Chartreux, entre le sieur de Marivaux, qui tenoit pour les Royalistes, & le sieur Claude de Marolles, qui tenoit pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple & de l'armée, le jour même de l'assassinat d'Henri III; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

(b) Henri IV bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

(c) Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue, qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts : conseil qui fut exécuté, & qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange foiblesse de l'imagination humaine. (Ces assiégés n'auroient pas osé manger la chair de leurs compatriotes, qui venoient d'être tués, mais ils mangeoient volontiers les os).

(d) On fit la visite, dit Mezeray, dans les logis des Ecclésiastiques & dans les Couvens, qui se trouverent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

(e) Les Suisses, qui étoient dans Paris à la solde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Historiens du temps; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *Barbares*, & non sur leur Nation, pleine de bon sens & de droiture, & l'une des plus respectables Nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

(f) Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siège de la ville de Sancerre.

(g) HENRI IV fut si bon, qu'il permettoit à ses Officiers d'envoyer, (comme le dit Mezeray), des rafraichissemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisoient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avoit de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentoient. Par-là il arriva effectivement, que les assiégeans nourrirent les assiégés.

(h) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'étoit fait Catholique en Juillet 1593, mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivoit un Poëme, & non une Histoire.

F I N.

DISSERTATION

SUR LA MORT

D'HENRI IV.

LE plus horrible accident qui soit jamais arrivé en Europe , a produit les plus odieuses conjectures. Presque tous les Mémoires du temps de la mort d'*Henri IV* jettent également des soupçons sur les ennemis de ce bon Roi , sur les Courtisans , sur les Jésuites , sur sa Maîtresse , sur sa Femme même. Ces accusations durent encore , & on ne parle jamais de cet assassinat sans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action , aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat , aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur en les accusant ; on veut se faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un Spectacle , comme d'une Tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes passions & de grands crimes.

Des voleurs assassinent *Vergier* dans la rue, tout Paris accuse de ce meurtre un grand Prince. Une rougeole pourprée enleve des personnes considérables ; il faut qu'elles aient été toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation, le défaut de preuves, rien n'arrête, & la calomnie passant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'Histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuves, dont les Historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mere d'*Henri IV* mourut d'une pleurésie ; combien d'Auteurs la font empoisonner par un Marchand de gants, qui lui vendit des gants parfumés, & qui étoit, dit-on, l'empoisonneur à brevet de Catherine de Médicis.

On ne s'avise guere de douter que le Pape Alexandre VI ne soit mort du poison qu'il avoit préparé pour le Cardinal Corneto, & pour quelques autres Cardinaux dont il vouloit, dit-on, être l'héritier. Guicciardin, Auteur contemporain, Auteur respecté, dit qu'on imputoit la mort de ce Pontife à ce crime & à ce châ-timent du crime ; il ne dit pas que le Pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à Guicciardin : *L'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre passion ; vous étiez l'ennemi du Pape ; vous avez trop cru votre haine & les actions de sa vie. Il avoit, à la vérité, exercé des vengeance*

cruelles & perfides contre des ennemis aussi perfides & aussi cruels que lui ; de là vous concluez qu'un Pape de soixante & quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez , sur des rapports vagues , qu'un vieux Souverain, dont les coffres étoient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques Cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier étoit-il un objet si important ? Ces effets étoient presque toujours enlevés par les Valets-de-chambre avant que les Papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder , pour un aussi petit gain , une action aussi infame , une action qu'il demandoit des complices , & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le Journal de la maladie du Pape , plutôt qu'un bruit populaire ? Ce Journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a pas le moindre vestige de preuve de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le temps de la mort de son pere : voilà le seul fondement de l'histoire du poison.

Le pere & le fils sont malades en même temps, donc ils ont été empoisonnés : ils sont l'un & l'autre de grands politiques , des Princes sans scrupule , donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinoient à douze Cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animosité ; c'est la logique d'un peuple qui déteste son Maître : mais ce ne doit pas être celle d'un Historien. Il se porte pour juge ; il prononce les

Arrêts de la postérité : il ne doit déclarer personne coupable , sans des preuves évidentes.

Ce que je dis de Guicciardin , je le dirai des *Mémoires de Sully* , au sujet de la mort d'*Henri IV*. Ces Mémoires furent composés par des Secrétaires du Duc de Sully , alors disgracié par Marie de Médicis ; on y laisse échapper quelques soupçons sur cette Princesse que la mort d'*Henri IV* faisoit Maitresse du Royaume , & sur le Duc d'Epéron , qui servit à la faire déclarer Régente.

Mezerai , plus hardi que judicieux , fortifie ces soupçons ; & celui qui vient de faire imprimer le sixieme Tome des *Mémoires de Condé* , fait ses efforts pour donner au misérable Ravallac les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre ? Faut-il encore en chercher où il n'y en a point ?

On accuse à la fois le Pere Alogona , Jésuite , oncle du Duc de Lerme , tout le Conseil Espagnol , la Reine Marie de Médicis , la Maitresse d'*Henri IV* , Madame de Verneuil & le Duc d'Epéron. Choisissez donc. Si la Maitresse est coupable , il n'y a pas d'apparence que l'Epouse le soit , si le Conseil d'Espagne a mis dans Naples le couteau à la main de Ravallac , ce n'est donc pas le Duc d'Epéron qui l'a séduit dans Paris , lui que Ravallac appelloit *Catholique à ses grains* , comme il est prouvé au Procès ; lui qui n'avoit jamais fait que des actions généreuses , lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne trait Ravallac à l'instant qu'on le reconnut

tenant son couteau sanglant , & qui vouloit qu'on le réservât à la question & au supplice.

Il y a des preuves , dit Mezerai , *que des Prêtres avoient mené Ravaillac jusqu'à Naples.* Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le Procès criminel de ce Monstre , vous y trouverez tout le contraire.

Je ne fais quelles dépositions vagues d'un nommé du Jardin , & d'une Descomans , ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit Ravaillac dans les tortures. Rien n'est plus simple , plus ingénu , moins embarrassé , moins inconstant , rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt auroit-il eu à cacher le nom de ceux qui l'auroient abusé ? Je conçois bien qu'un Scélérat associé à d'autres Scélérats de sa trempe , cèle d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle honneur jusques dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on auroit séduit , un fanatique à qui on auroit fait accroire qu'il seroit protégé , ne décèleroit-il pas ses séducteurs ? Comment , dans l'horreur des tortures , n'accuseroit-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? N'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui vouloit faire la guerre au Pape. J'ai eu des visions , des révélations : J'ai cru servir Dieu. Je reconnois que je me suis trompé , & que je*

suis coupable d'un crime horrible. Je n'y ai été jamais été excité par personne. Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat, il avoit été dévotement à la messe. Il avoue qu'il avoit voulu plusieurs fois parler au Roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des Princes hérétiques. Il avoue que le dessein de tuer le Roi l'a déjà tenté deux fois; qu'il y a résisté, qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible, qu'il y est retourné, vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ces interrogatoires, François Ravaillac :

Que toujours dans mon cœur,
Jésus soit le vainqueur.

Qui ne reconnoît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot, dont le cerveau égaré étoit empoisonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses complices étoient la superstition & la fureur, qui animèrent Jean Châtel, Pierre Barriere, Jacques Clément. C'étoit l'esprit de Poltrot qui assassina le Duc de Guise; c'étoient les maximes de Baltazar Gerard, assassin du grand Prince d'Orange. Ravaillac avoit été Feuillant, & il suffisoit alors d'avoir été Moine pour croire que c'étoit une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de sa Religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie d'Henri IV, le meilleur des Rois : on devroit s'étonner que les assassins n'aient pas été

en plus grand nombre. Chaque superstitieux avoit continuellement devant les yeux Aod assassinant le Roi des Philistins, Judith se prostituant à Holoferne, pour l'égorger dormant entre ses bras : Samuel coupant par morceaux un Roi prisonnier de guerre, envers qui Saül n'osoit violer le Droit des Nations. Rien n'avertissoit alors que ces cas particuliers étoient des exceptions, des inspirations, des ordres exprès qui ne tiroient point à conséquence ; on les prenoit pour la Loi générale. Tout encourageoit à la démente, tout consacroit le parricide. Il me paroît enfin bien prouvé par l'esprit de superstition, de fureur & d'ignorance, qui dominoit, & par la connoissance du cœur humain, & par les interrogatoires de Ravaillac, qu'il n'eut aucun complice. Il faut sur-tout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant les Juges. Ces confessions prouvent expressément que Jean Châtel avoit commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné ; & Ravaillac dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces Monstres étoient fervens dans la Foi. Ravaillac se recommande en pleurant à Saint François son Patron, & à tous les Saints. Il se confesse avant de recevoir la question ; il charge deux Docteurs auxquels il s'est confessé d'affurer le Greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le Roi ; il avoue seulement qu'il a parlé au Pere d'Aubigny, Jésuite, de quelques visions qu'il a eues, & le Pere d'Aubigny dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas. Enfin le

criminel jure jusqu'au dernier moment sur sa damnation éternelle, qu'il est le seul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce là des raisons ? Sont-ce là des preuves suffisantes ?

Cependant l'Editeur du sixieme Tome des *Mémoires de Condé* insiste encore : il cherche un passage des *Mémoires de l'Etoile*, dans lequel on fait dire à Ravaillac dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé, quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferois seroit bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des chevaux pour me tirer.*

Premièrement, ces paroles ne sont point rapportées dans le Procès-verbal de l'exécution. Secondement, il est vrai, peut-être, que Ravaillac dit, ou vouloit dire : *On m'a bien trompé, quand on me disoit, le Roi est haï. On se réjouira de sa mort.* Il voyoit le contraire, & que le peuple le regrettoit ; il se voyoit l'objet de l'horreur publique : il pouvoit bien dire, *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avoit jamais entendu justifier dans les conversations le crime de Jean Châtel, s'il n'avoit pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique sens de ces paroles.

Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à M. de l'Etoile ? Un bruit de Ville qu'il rapporte prévaudra-t-il sur un Procès-verbal ? Dois-je en croire M. de l'Etoile, qui écrivoit le soir tous les contes populaires qu'il avoit entendus le jour, Défions-nous de tous ces Journalistes, qui

font des Recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus, il y a quelques années, 18 Tomes in-folio des Mémoires du feu Marquis de Dangeau, j'y trouvai ces propres paroles : *La Reine d'Espagne, Marie-Louise d'Orléans, est morte empoisonnée par le Marquis de Mansfeld ; le poison avoit été mis dans une tourte d'anguilles : la Dona Molina, qui mangea la desserte de la Reine, en est morte aussi : trois Caméristes en ont été malades : le Roi l'a dit ce soir à son petit couvert.*

Qui ne croiroit un tel fait circonstancié, appuyé du témoignage de Louis XIV, & rapporté par un Courtisan de ce Monarque, par un homme d'honneur qui avoit soin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il est très-faux que la Dona Molina soit morte alors ? Il est tout aussi faux qu'il y ait eu trois Caméristes malades, & non moins faux que Louis XIV ait prononcé des paroles aussi indiscrettes. Ce n'étoit point M. de Dangeau qui faisoit ces malheureux Mémoires ; c'étoit un vieux Valet-de-Chambre imbécille, qui se mêloit de faire à tort & à travers des Gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendoit dans les anti-chambres. Je suppose cependant que ces Mémoires tombassent dans cent ans entre les mains de quelque Compileur ; que de calomnies alors sous presse ! que de mensonges répétés dans tous les Journaux ! Il faut tout lire avec défiance. Aristote avoit bien raison, quand il disoit que *le doute est le commencement de la sagesse.*

Fin de la Dissertation sur la mort d'Henri IV.



F1. 171154



F1. 171154

